



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER



HN T8J1 B

554.67











*vol Rich - et Ernst Bore*  
42554.617  
IDYLLES

# PRUSSIENNES

PAR

THÉODORE DE BANVILLE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

—  
1871

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Harvard College Library  
Bowie Collection  
Gift of  
Mrs. E. D. Brandegee  
Nov. 9, 1908





# IDYLLES PRUSSIENNES

# ŒUVRES DE THÉODORE DE BANVILLE

---

## POÉSIE LYRIQUE

LES EXILÉS.

ODES FUNAMBULESQUES.

NOUVELLES ODES FUNAMBULESQUES.

IDYLLES PRUSSIENNES.

PARIS ET LE NOUVEAU LOUVRE.

LES CARIATIDES.

Ce dernier volume contient *Les Cariatides*, *Les Stalactites*, *Odelettes*,  
*Le Sang de la Coupe*, *La Malédiction de Vénus*.

## COMÉDIES

DIANE AU BOIS.

GRINGOIRE.

LA POMME.

LES FOURBERIES DE NÉRINE.

LE BEAU LÉANDRE.

FLORISE.

---

LE FEUILLETON D'ARISTOPHANE.

LE COUSIN DU ROI.

En collaboration avec M. PHILOXÈNE BOYER.

## CONTES ET FANTAISIES

LES PARISIENNES DE PARIS.

LA MER DE NICE.

CAMÉES PARISIENS, tomes I & II.

LES PAUVRES SALTIMBANQUES.

EUDORE CLÉAZ.

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoit. — [ 112 ]

5

# IDYLLES PRUSSIENNES

PAR  
THÉODORE DE BANVILLE  
≈



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
47. PASSAGE CHOISEUL, 47  
—  
1871

42554.67

Digitized by Google



A

## ILDEJONSE ROUSSET

DIRECTEUR DU NATIONAL



Le grand Goëthe, conseillant Eckermann, l'engageait à se confier, comme poëte lyrique, à l'inspiration des faits eux-mêmes. « Si le poëte, disait-il, porte chaque jour sa pensée sur le présent, s'il traite immédiatement et quand l'impression est toute fraîche le sujet qui est venu s'offrir à lui, alors ce qu'il fera sera toujours bon <sup>1</sup>... » Et plus loin, dans la même conversation, il ajoute : « Le monde est si grand et si riche,

1. Conversations de Goëthe pendant les dernières années de sa vie (1822 — 1832), recueillies par Eckermann, traduites par Émile Délerot.



la vie si variée, que jamais les sujets pour des poésies ne manqueront. Mais *toutes les poésies doivent être des poésies de circonstance*, c'est-à-dire que c'est la réalité qui doit en avoir donné l'occasion et fourni le motif. Un sujet particulier prend un caractère général et poétique, précisément parce qu'il est traité par un poète. Toutes mes poésies sont des poésies de circonstance ; c'est la vie réelle qui les a fait naître, c'est en elle qu'elles trouvent leur fond et leur appui. Pour les poésies en l'air, je n'en fais aucun cas. »

Si Goethe pensait ainsi que, même en temps ordinaire, écrire sous la dictée de la vie réelle est encore le meilleur moyen de trouver des motifs originaux et émouvants, combien cette doctrine doit s'appliquer plus justement encore à la terrible période que nous avons déjà traversée avant les jours où se déploya le drapeau rouge, et pendant laquelle nous avons vu distinctement agir et se déployer l'Histoire, comme on voit à l'œil nu marcher les aiguilles d'une horloge sur un cadran gigantesque ! Grâce à vous, mon ami, au milieu des angoisses et des horreurs de la guerre, j'ai pu faire ce qui eût été alors le rêve de tout poète : c'est-

à-dire écrire et composer sous la pression même des événements, dans un journal, et avec le public pour collaborateur, pour inspirateur et pour écho, ces petits poèmes toujours sincères !

Pour pouvoir mener à bout une entreprise si intéressante pour l'artiste qui s'y dévoue, il fallait avoir le bonheur que j'ai eu, et rencontrer un directeur de journal — comme vous lettré, passionné pour le beau, aimant la poésie en écrivain et en dilettante. En vous dédiant cette œuvre, je ne fais que vous rendre ce qui vous est dû ; car c'est grâce à vous seulement que j'ai pu monter sur mon théâtre comique, réciter à la grande foule ma parabase tour à tour ironique, irritée et enthousiaste, et lancer à leur but mes flèches aiguës et sifflantes.

Maintenant, permettez-moi d'adresser ici un remerciement aux deux personnes qui, après vous, m'ont aidé gracieusement et avec une générosité sans bornes. Un comédien plein d'imagination et d'esprit, qui, rimeur lui-même, connaît à fond les ressources et les difficultés sans nombre de notre art, M. SAINT-GERMAIN du Vaudeville, a, sans se lasser, récité et interprété sur les théâtres plusieurs

de mes *Idylles*, dont il a fait de remarquables créations. Il leur a donné l'intensité, le relief de la vie; il a inventé des Bismark et des de Moltke d'une ressemblance féroce, à la fois idéale et implacable; et le bruyant succès qui a accueilli ces satires en action s'adressait tout entier à l'ingénieux artiste qui a entrelacé, sur la trame que je lui avais donnée, les broderies et les arabesques de la plus savante fantaisie.

En plein siège, pendant que les obus prussiens éventraient çà et là nos maisons, M. ARMAND SILVESTRE, le poète exquis des *Rimes neuves et vieilles* et des *Renaissances*, a consacré à mes strophes, qui paraissaient alors dans *le National*, une Étude dans laquelle il me louait avec une fraternelle sympathie dont je serai éternellement fier <sup>1</sup>.

Aujourd'hui Alphonse Lemerre recueille en un volume les *Idylles Prussiennes*, et nous les réimprimons sans y rien corriger, quels qu'aient pu être les illusions et les chimériques espoirs que j'ai, à certains moments, partagés avec

1. Chronique littéraire : *L'Esprit français pendant le siège*. — Théodore de Banville et Daumier. ARMAND SILVESTRE dans le journal *le Soir* du jeudi 12 janvier 1871.

toute la France ! L'éditeur des poètes a pensé qu'il fallait rendre mes vers au public tels qu'ils se sont échappés de mes lèvres, tels qu'il les a pour la première fois entendus et souvent applaudis ; et ce n'est que justice. N'avais-je pas le devoir de donner cette preuve d'humilité à ceux qui m'ont lu fidèlement chaque lundi, en des moments si troublés et si tragiques ?

Avant tout, mon ami, c'est à vous que je dois d'avoir été ainsi écouté, encouragé et compris ; aussi ai-je tenu à vous dire sur la première page de ce livre que je suis avec la plus cordiale affection

Votre dévoué

THÉODORE DE BANVILLE.

20 Juin 1871.





**OCTOBRE 1870 — FÉVRIER 1871**

---

† C'est toujours le même peuple de pantins pédants, c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée.

Ils se promènent, toujours aussi raides, aussi guindés, aussi étriques qu'autrefois, et droits comme un I ; on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal dont on les rossait jadis.

Oui, l'instrument de la schlague n'est pas entièrement disparu chez les Prussiens ; ils le portent maintenant à l'intérieur.

HENRI HEINE. *Germania.*

---



# IDYLLES PRUSSIENNE'S

---

## LE CAVALIER

Le roi hésite ; mais il faudra bien  
que le vieux cheval marche encore !

PAROLES DE M. DE BISMARCK.

Il est bien las, le vieux cheval !  
Après les fêtes sans pareilles  
De son féroce carnaval,  
Il a du sang jusqu'aux oreilles.

A présent que ses durs sabots  
Ont piétiné dans la tuerie  
Et qu'il s'est soulé de tombeaux,  
Il lui faudrait son écurie.



Il regarde les vastes cieux,  
Extasié comme un bon moine,  
Et lourd, immobile, anxieux,  
Il soupire après son avoine.

Il rêve au gazon vert du parc  
Où le flot argenté ruisselle;  
Mais son vieux cavalier Bismark  
Sur son dos se remet en selle.

Pâle, dans le flanc du coursier  
Que serrent ses genoux, il entre  
Son cruel éperon d'acier;  
Il lui laboure son vieux ventre.

L'écuyer, roide et sans défaut,  
Qui dans les entrailles lui plante  
Ce fer, dit : « Crève s'il le faut,  
Mais poursuivons l'œuvre sanglante.

Pour que nos vieux cœurs allemands  
Se repaissent de funérailles,  
Viens fouler sous tes pieds fumants  
Des cervelles et des entrailles.

Écume et déchire ton mors!  
Mais toujours, comme nous le sommes,  
Soyons des faiseurs de corps morts :  
Crève, mais foule aux pieds des hommes! »

Octobre 1870.

---

## LA MARSEILLAISE

Les Prussiens, pour s'approprier  
notre hymne national, ont fait  
composer des vers allemands, qu'ils  
chantent sur l'air de *La Marseil-  
laise*.

LES JOURNAUX.

Joyeux, parmi les râlements  
Dont l'horreur vous enivre d'aise,  
Vous plaquez des vers allemands  
Sur l'air de notre *Marseillaise*!

Et, fanfarons sous vos plumets,  
Léchant votre lèvre gourmande,  
Vous vous écriez : « Désormais  
Cette chanson est allemande! »

Et Bismark vous dit : « Je le crois ,  
Comme il fallait que je le crusse,  
J'en jure par toutes mes croix,  
Voilà bien l'hymne de la Prusse. »

Allons donc ! l'Hymne au vol de feu,  
L'hymne de gloire et de souffrance  
Volant sur nous dans le ciel bleu  
N'a pas un cri qui ne soit : France !

L'œil enflammé, le fer en main,  
La généreuse, l'immortelle  
Dit encor : France ! au genre humain  
En vous aveuglant de son aile !

Cri de la grande nation  
Et guerrière au chant symbolique,  
Elle est la Révolution,  
Elle est la sainte République ;

Ame, elle emporte sur ses pas  
Hoche et Marceau comme Gavroche :  
Teutons, on ne démarque pas  
Cela, comme un mouchoir de poche !

Elle vous mènera jusqu'ou  
L'injuste défaite se lave !  
Ah ! vous pouvez lui mettre au cou  
Votre ignoble collier d'esclave ;

Celle qui fait peur aux volcans  
Aura bien vite mis en poudre  
Votre livrée et vos carcans  
Parmi les éclats de sa foudre.

Allemagne qui remuais,  
Elle est le Verbe, elle est l'Idée,  
Et vous resterez tous muets  
Rien que pour l'avoir regardée !

Octobre 1870.

### LA BESACE .

— L'air est lourd et le soleil fauve.  
Dis, que veux-tu, bon Allemand,  
Pauvre vieillard au crâne chauve,  
Pour t'en aller tranquillement ?

I.

Que faut-il mettre en ta besace?  
— Ames secourables, merci.  
Mettez-y, s'il vous plaît, l'Alsace;  
Mettez-y la Lorraine aussi.

Sur votre bonté souveraine  
Pour l'amour de Dieu j'ai compté :  
Dans mon sac avec la Lorraine  
Mettez-moi la Franche-Comté!

Messieurs, à Dieu je recommande  
Votre vendange et vos moissons!  
Ma besace a la bouche grande,  
Mettez-y, s'il vous plaît, Soissons.

Je vous bénis, que Dieu m'entende !  
Et je ne réclame plus rien  
(Ma besace à la bouche grande,)  
Sinon le mont Valérien !

— Bon vieillard au crâne d'ivoire,  
Dont les jours heureux sont passés,  
Reste ici jusqu'à la nuit noire :  
Tu ne demandes pas assez !

Pour apaiser ta faim qui raille,  
Vieillard chauve, nous te donnons  
Les éclats de notre mitraille  
Et les boulets de nos canons,

Et le sang que ton cœur préfère,  
Vieillard, et nous allons t'offrir  
Les prodiges que peuvent faire  
Tous ceux qui veulent bien mourir.

Nous t'offrons un festin sur l'herbe,  
Où devant toi dans le ravin  
Le sang généreux et superbe  
Ruissellera comme du vin,

Où la Mort, ta fidèle amante,  
Blanche sous le casque allemand,  
Peut remplir sa coupe fumante  
Et se souler hideusement.

Oui, vous pourrez manger et boire  
Et laver vos bras rafraîchis,  
Toi, vieillard au crâne d'ivoire  
Et ton amante aux os blanchis!

Devant les paroles railleuses,  
 Paris est lent à s'étonner :  
 Écoute un peu nos mitrailleuses,  
 Ce sont elles qui vont tonner.

Donc, mange à ta faim ! Continue.  
 Les noirs corbeaux au bec durci  
 Qui volent en haut dans la nue  
 Prétendent qu'ils ont faim aussi !

Octobre 1870.

---

## LES ALLEMANDES

Dans leurs villes belles et grandes  
 Où glissent leurs foules accrues,  
 Les jeunes femmes allemandes  
 Vont lugubrement par les rues.

Toutes en noir, sous leurs longs voiles,  
 Murmurant le nom du ministre  
 Et plus blanches que les étoiles,  
 Elles marchent d'un air sinistre.

Rebuvant leurs larmes aigries,  
De la guerre vivants emblèmes,  
De leurs longues mains amaigries  
Elles traînent des enfants blêmes.

« Hélas! murmure une d'entre elles  
Avec une voix de fantôme,  
La Victoire a pris sous ses ailes  
Notre héros, le roi Guillaume ;

Monsieur de Bismark nous informe  
Qu'il va tailler une Allemagne  
Plus magnifique et plus énorme  
Que celle du roi Charlemagne ;

Il leur faudra mille ans pour boire  
Les éloges qu'ils thésaurisent,  
Et LEUR Fritz, écrasé de gloire,  
Se porte bien, à ce qu'ils disent.

Mais nos Fritz à nous, ô martyr !  
Les pères de ces petits êtres  
Dont la main tremblante nous tire,  
Où sont-ils ? Qu'en on fait leurs maîtres ?



Loin de nous, qui devons nous taire,  
 L'œil morne et la poitrine ouverte,  
 A peine recouverts de terre,  
 Il sommeillent sous l'herbe verte.

Leur front de neige se soulève  
 Pendant les nuits éblouissantes,  
 Et quoique morts, parfois en rêve  
 Ils voient leurs femmes gémissantes.

Ils dorment là-bas dans les havres  
 Où jamais notre voix n'arrive,  
 Et sur tous leurs pauvres cadavres  
 On a jeté de la chaux vive. »

Octobre 1870.



---

## LES DEUX SOLEILS

Comme deux rois amis, on voyait deux soleils  
Venir au-devant l'un de l'autre.

VICTOR HUGO. *Le Feu du Ciel.*

Celui qu'une noire tribu  
De sautèrelles accompagne,  
Le vaillant roi Guillaume a bu  
Quelques bouteilles de champagne.

Il rit. Pas de rébellion  
Dans sa toute-puissante armée,  
Et dans sa tête de lion  
Monte la joyeuse fumée.

Héros que l'Épouvante suit,  
Rêvant carnage et funérailles,  
Il erre tout seul dans la nuit  
A travers le parc de Versailles.

Et fier comme un dieu sur son char,  
Il se voit, lui, faiseur de cendre,  
Avec le laurier de César  
Et la crinière d'Alexandre.

Il erre, exprimant sous le ciel  
Sa joie aux astres exhalée  
En des mots plus doux que le miel;  
Mais voici qu'au bout d'une allée

De charmille, vert corridor,  
Il voit, doré jusqu'à la nuque,  
Un fantôme ruisselant d'or  
Coiffé d'un spectre de perruque.

C'est Louis Quatorze. Le Roi  
Soleil, qui n'est plus qu'un fantôme,  
Dit sans colère et sans effroi  
Ces paroles au roi Guillaume :

« Salut, mon frère. J'ai connu  
L'orgueil de semer les désastres;  
J'étais comme un Apollon nu,  
J'étais Soleil parmi les astres.

Je lançais, entouré de feu,  
Sur les peuples, foules serviles,  
Mes flèches d'or, ainsi qu'un dieu ;  
J'étais le grand preneur de villes.

J'allais traitant les potentats  
Comme l'arbre aux minces ramilles,  
Taillant à mon gré les États  
Et la figure des charmilles.

Je buvais le vin de l'amour  
Sur les lèvres de La Vallière,  
Et c'est moi qui faisais le jour,  
Et j'avais pour valet Molière !

Infirmes et vieux, sous mon talon  
Je foulais encore les cimes  
Avec le masque d'Apollon,  
Et mes flatteurs aux voix sublimes

M'appelaient encore Soleil  
En leurs phrases que le temps rogne,

Quand, déjà fétide et vermeil ,  
Je n'étais plus qu'une charogne. »

Octobre 1870.

---

## LES VILLES SAINTES

Certes il luira sur nos fronts ,  
Ce grand jour de nos destinées  
Où nous vous ressusciterons ,  
Saintes villes assassinées !

Toul ! nous te verrons resplendir  
Au pied de tes montagnes vertes ;  
Et toi qui sus encor grandir  
Sur tes places de sang couvertes ,

Strasbourg ! après tant de douleurs ,  
Tes remparts dont la voix s'est tue  
Seront jonchés des mêmes fleurs  
Que ton héroïque statue ;

Et nous y verrons — c'est demain! —  
Sous tes guirlandes et tes voiles,  
UHRICH élevant dans sa main  
Son bâton bleu semé d'étoiles.

Octobre 1870.

---

### BONNE FILLE

Prussiens, vous disiez naguère :  
« Nous pouvons faire des paris!  
A la guerre comme à la guerre,  
Nous allons bien rire à Paris.

Paris, où tout flamboie et brille,  
A toujours son rire divin :  
C'est une Ville bonne fille,  
Elle nous versera du vin!

L'aimable et folle courtisane  
Bercera notre état-major,  
Et lui donnera pour tisane  
Le champagne au flot couleur d'or.

Et le Teuton aux mains de pâte,  
 Amant de la nymphe Paris,  
 Séduira cette Cléopâtre  
 Dans un flot de poudre de riz ! »

Vous aviez compté sans votre hôte,  
 Le paradis est un enfer.  
 Vous trouvez, cœur haut, tête haute,  
 La Guerrière au glaive de fer.

Son étreinte est dure et farouche.  
 Elle vous déchire et vous mord,  
 Et voici que sur vous sa bouche  
 Crache la mitraille et la mort.

Croyez-moi, reprenez haleine;  
 Car ici vous entendrez, non  
 Les refrains de *La Belle Hélène*,  
 Mais le tonnerre du canon;

La Ville est irritée et forte,  
 Et si vous l'approchez jamais,  
 C'est qu'alors elle sera morte;  
 Et vous la caresserez, — mais

Prenez garde que la Martyre,  
Levant son bras ensanglanté,  
Pour vous égorger ne retire  
Le couteau dans son sein planté.

Octobre 1870.

---

## LA POPULACE

Qui t'aidera, prince ou bandit,  
Qui veut te mettre à notre place ?  
Monsieur de Bismark nous l'a dit :  
Il compte sur LA POPULACE !

Sur ce qui se vautre à genoux,  
Sur ce qu'on pille et qu'on assomme.  
Nous n'avons pas cela chez nous ;  
« Vous pouvez repasser, brave homme.

Ici, nous sommes Peuple, et non  
Populace (erreur n'est pas compte !)  
Le doux mot : FRANCE est notre nom ;  
Enfin chez nous, monsieur le comte,



L'enfant même, aux hommes pareil,  
Porte en lui les biens qu'il adore :  
L'Amour, clair rayon du soleil,  
Et la Liberté, cette aurore ! »

Octobre 1870.

---

## LES FEMMES VIOLÉES

Les atrocités des Prussiens continuent à  
Versailles.

De nombreuses femmes et jeunes filles ont  
été violées, non-seulement par les soldats, mais  
aussi par les officiers.

Plusieurs sont devenues folles à la suite de  
ces violences ; d'autres sont mortes.

LES JOURNAUX.

Ces mortes que la brise effleure  
De leurs chevelures voilées,  
Ces mortes blanches, tout à l'heure  
C'étaient des femmes violées.

Sur leur front triste et sur leur face,  
Le vent caressant qui se joue,

De son aile tremblante efface  
Vos baisers de sang et de boue.

O Prussiens, ô capitaines !  
Tout à l'heure ces femmes pâles  
Suppliaient vos lèvres hautaines  
Avec des sanglots et des râles ;

Et vous, les mains de sang tachées,  
Gais, meurtrissant chaque victime,  
Devant leurs mères attachées,  
Vous avez froidement... O crime !

A l'heure où vos fils, à l'œil sombre,  
Pleureront aux lueurs des lampes,  
Où la mort posera dans l'ombre  
Son doigt de marbre sur vos tempes,

Vous les reverrez, ces martyres  
Qui, la prunelle encor vivante,  
Sous vos caresses de satyres  
Se débattaient dans l'épouvante !

Oui, ces cadavres et ces folles,  
Tendant leurs longues mains d'ivoire

Contre vous alors, sans paroles  
Témoigneront dans la nuit noire.

Et Dieu , dans la voûte étoilée,  
Ne verra votre âme anxieuse  
Qu'à travers l'horrible mêlée  
De leur troupe silencieuse.

Montrant au ciel qui les regarde  
Leurs ventres souillés, vos amantes,  
Foule hâve, morne, hagarde,  
Tordront leurs lèvres écumantes.

Plus blanches qu'une aile de cygne,  
Elles vous montreront, vous dis-je,  
D'un doigt vengeur qui vous désigne;  
Et vous, par un affreux prodige,

Entre leurs têtes sépulcrales,  
Dans les ombres visionnaires  
Vous apercevrez les fronts pâles  
De vos filles et de vos mères!

Octobre 1870.

LA SOIRÉE

Lorsqu'en revenant du rempart  
Où, plein d'une foi chaleureuse,  
Il a bien veillé pour sa part,  
Le père quitte sa vareuse,

En voilà jusqu'au lendemain !  
Il t'oublie, aigre vent qui souffle  
Sur les talus, et d'une main  
Réjouie, il met ses pantoufles.

Après avoir dîné sans bruit,  
Il regardera quelque estampe  
Ou bien lira jusqu'à minuit  
Aux douces clartés de la lampe,

Avec sa femme et ses enfants,  
Amusant l'un d'eux sur sa jambe  
Et voyant leurs fronts triomphants  
Luire aux clartés du feu qui flambe.

Il caresse complaisamment  
 Cette jeune et chère couvée  
 Et suit avec un œil d'amant  
 Sa compagne enfin retrouvée,

Qui, charmante en sa floraison,  
 Sur le clair regard qui l'admire  
 Se promène dans la maison  
 Qu'elle éclaire de son sourire.

Alors le père tout heureux  
 Ne regrette ni les théâtres,  
 Où des cailloux aventureux  
 Ornaient de fausses Cléopâtres,

Ni les cafés, plus laids encor,  
 Où des Phrynés aux blancheurs mates  
 Flamboyaient sous leurs cheveux d'or,  
 Comme des bêtes écarlates.

Plus de cercles, où par monceau  
 L'or tombait, et ruisselait comme  
 L'eau méprisable du ruisseau!  
 La femme a retrouvé son homme,

Et chacun reste avec les siens,  
Riant à l'enfant qui babille,  
Grâce à messieurs les Prussiens,  
Qui nous ont rendu la famille!

Octobre 1870.

---

### LA BONNE NOURRICE

Portant, selon le rit ancien,  
Un manteau de pourpre, et coiffée  
Du sombre casque prussien,  
La Mort, épouvantable fée,

Son échine ployée en arc  
Et docile au moindre caprice,  
Câlina son enfant Bismark,  
Ainsi qu'une bonne nourrice.

Et doucement, avec amour,  
Elle berce le rude athlète  
Entre ses os lisses, à jour  
Sur sa poitrine de squelette.

Arrangeant le front du héros  
 Sur un oreiller de dentelle  
 Disposée en rians carreaux,  
 « O pauvre bien-aimé, dit-elle,

Il est fatigué du gala  
 Qu'il a fait avec ses ilotes.  
 Il revient de la fête; il a  
 Du sang jusqu'au haut de ses bottes;

Pour me préparer mon butin  
 Qu'une pourpre vivante arrose,  
 Il a veillé jusqu'au matin :  
 Il est bien temps qu'il se repose! »

Ainsi parle à mi-voix, sans bruit,  
 Avec sa bouche sans gencive  
 Dont les dents brillent dans la nuit,  
 La bonne nourrice attentive.

Cependant le chef des uhlands,  
 Rêvant du carnage écarlate,  
 Voit encor les blessés hurlants,  
 Et sa prunelle se dilate.

Enfin calme, heureux, sans remord,  
Il ferme sa paupière sombre.  
Il sommeille déjà ; la Mort  
Se penchant vers le faiseur d'ombre

Qui de tout temps la festoya,  
Le caresse à chaque minute,  
Et, jouant sur un tibia,  
L'endort avec un air de flûte.

Octobre 1870.

---

## UN PRUSSIEN MORT

Couché par terre dans la plaine  
Sous une aigre bise du nord  
Qui le fouettait de son haleine,  
Nous vîmes un Prussien mort.

C'était un bel enfant imberbe,  
N'ayant pas dix-huit ans ans encor.



Une chevelure superbe  
Le paraît de ses anneaux d'or,

Et sur son cou, séchée et mate,  
Faisant ressortir sa pâleur,  
La large blessure écarlate  
S'ouvrait comme une rouge fleur.

Il était beau comme une femme,  
Étendant ses bras onduleux,  
Et l'on eût dit que sa jeune âme  
Errait encor dans ses yeux bleus.

Il dormait, le jeune barbare,  
Avec un doux regard ami ;  
Un volume grec de Pindare  
Sortait de sa poche à demi.

C'était un poète peut-être,  
Divin Orphée, un de tes fils,  
Qui pour un caprice du maître  
Est mort là, brisé comme un lys.

Ah ! sans doute, au bord de la Sprée,  
Une belle enfant de seize ans

A la chevelure dorée  
En versera des pleurs cuisants,

Et toujours parcourant la route  
Qu'il suivait en venant les soirs,  
Une mère de plus sans doute  
Portera de longs voiles noirs.

Il est parti bien avant l'heure,  
Jeune et pur, sans avoir pleuré.  
Pour quel crime faut-il qu'il meure,  
Cet enfant à l'œil inspiré?

Peut-être que sa mort est juste,  
Et ne sera qu'un accident  
S'il se peut que son maître auguste  
Devienne empereur d'Occident,

Et qu'en sa tragique folie,  
Monsieur le chancelier Bismark  
Prenne d'une main l'Italie  
Et de l'autre le Danemark!

Ah! Bismark, si tu continues,  
De ces beaux enfants chevelus

Aux douces lèvres ingénues  
Bientôt il n'en restera plus!

Octobre 1870.

---

### CAUCHEMAR

Oui, venez tous! Goths et Vandales  
Graissés de suif, sortez encor  
De vos tanières féodales,  
Avec vos casques tachés d'or!

Attilas de la parodie,  
Ravageurs blonds, meute aux abois,  
Qui n'avez pas l'âme hardie  
Et qui vous cachez dans les bois!

Soldats que le vieillard gourmande,  
Immobile, et sur son coursier  
Rêvant son Europe allemande,  
Traînez vos lourds canons d'acier!

Ainsi que des sauvages ivres,  
Brûlez le passé radieux  
Et les monuments et les livres!  
Brisez les images des Dieux!

O superbes marionnettes  
Au courroux froid et compassé,  
Au fond, convenez-en, vous n'êtes  
Que les fantômes du passé!

Et vous pouvez sur votre housse  
Copier en riches lampas  
L'ancien blason de Barberousse :  
Mais enfin, vous n'existez pas.

Trombe que l'ouragan soulève,  
Vous êtes, ô peuple géant,  
Un rêve effrayant, mais un rêve,  
Qui s'enfuira dans le néant.

Quand la France, enfin délivrée  
De cet horrible cauchemar,  
Cherchera la foule enivrée  
Des Vandales, et leur César,

Demandant à la plaine verte,  
 Au mont, pleins d'abris murmurants,  
 A l'ombre de la nuit déserte :  
 « Où sont donc ces spectres errants ?

Qu'est devenu leur troupeau blême ? »  
 Alors le mont aérien,  
 Les plaines et l'ombre elle-même  
 Diront : « Nous n'en savons plus rien ! »

Octobre 1870.

---

## LE HÉROS

Nous avons à faire pénétrer dans l'esprit de  
 nos officiers et de nos soldats cette grande pen-  
 sée dont n'ont pas voulu les monarchies et que  
 la République doit consacrer :

*Que l'opinion seule peut récompenser digne-  
 ment le sacrifice de la vie.*

LETTRE DU GÉNÉRAL TROCHU  
 AU GÉNÉRAL TAMISIER.

Ils le disaient, ces grands Hellènes  
 Qui, morts, dans leurs apothéoses

Respiraient encor les haleines  
Des myrtes et des lauriers-roses :

Heureux qui, jeune, à son aurore,  
Embrassant la Mort détestée,  
Tombe dans le combat sonore  
Pour sa patrie ensanglantée!

Celui-là, fauché par les glaives,  
Est orné d'un éclat magique  
Et dans les ombres de nos rêves  
Apparaît, superbe et tragique.

Son nom, qui dans les durs carnages  
Se répète au milieu des flammes,  
Voltigera, parmi les âges,  
Sur les lèvres des jeunes femmes,

Et le noir laurier de la guerre  
Ombrage sa tête sereine.  
Il n'est plus un passant vulgaire  
Caché dans la mêlée humaine,

Car ce soldat au cœur stoïque  
Reste l'orgueil de sa chaumière;

Pour jamais sa fin héroïque  
A mis son front dans la lumière!

Il meurt, ayant conquis sa proie!  
Et lorsque dans la plaine verte,  
Frémissant d'une sainte joie,  
Il tombe, la poitrine ouverte,

La Gloire, souriante et pure,  
Admirant sa fière jeunesse,  
Vient baiser la rouge blessure  
Avec ses lèvres de déesse.

Octobre 1870.

## LA LUNE

Cependant, dans l'expansion de sa joie, la  
Lune remplissait toute la chambre comme  
une atmosphère phosphorique...

CHARLES BAUDELAIRE. *Poèmes en prose.*

Comme les sœurs aux fronts étroits  
Hurlant leurs chansons meurtrières,

Qu'on voit dans *Macbeth*, ils sont trois  
Dans une chambre de Ferrières.

Plus ridé que la vaste mer,  
De Moltke a le visage glabre  
Et plisse en un rictus amer  
Sa bouche ouverte en coup de sabre.

Il ne dit rien, mais son compas,  
Qu'il rétrécit ou qu'il écarte,  
Prend des villes, et pas à pas  
Refait l'univers, sur la carte.

Les deux autres causent; Bismark  
Parle avec un geste d'athlète,  
Et le paysage du parc  
Dans son crâne blanc se reflète.

Guillaume écoute, sabre au flanc,  
Pliant d'une main fantaisiste  
Sa moustache de tigre blanc,  
Qui se hérisse — et lui résiste.

— « Sire, dit Bismark, je conquiers,  
Après la France, l'Angleterre;



Puis après, je vous en requiers,  
Songeons au reste de la terre!

L'Espagne, l'Italie en deuil  
Et la Turquie effarouchée  
Et la Russie ivre d'orgueil,  
Nous n'en ferons qu'une bouchée.

Nous les aurons, foi de Bismark!  
Et quant à vos brumes, Hollande,  
Suède, Norwége et Danemark,  
Je m'en fais une houppe lande.

Grèce, Afrique, Hongrie encor,  
Nous empochons tout; quant aux Indes  
Fleurissantes sous leur ciel d'or,  
Nous en ferons nos Rosalindes.

Et parlons net, je ne crois pas  
Former des espoirs chimériques  
Si je compte réduire au pas  
L'Asie et les deux Amériques.

L'univers ainsi dévasté,  
Sur son cheval d'apothéose

Que fera Votre Majesté?  
Je crois bon qu'Elle se repose.

Oui, nous rentrerons, Vous et moi.  
Faire un Prussien de chaque homme  
Vivant, cela suffit, ô Roi!  
Quelles que puissent être, en somme,

Et notre soif et notre faim,  
Tout boire et manger guérit l'une  
Ainsi que l'autre; puis enfin  
On ne peut pas prendre la lune.

Quiconque s'en serait chargé  
Risquerait fort à l'entreprendre.  
— Si, dit alors de Moltke, j'ai  
Fait mes calculs : on peut la prendre! »

Octobre 1870.



## LE CHARMEUR

Tandis que les jeunes Bretons  
Sous l'éclair du soleil oblique  
Passaient, et que leurs pelotons  
Criaient : « Vive la République ! »

On m'a montré, parmi les flots  
De leurs visages fiers et pâles,  
Un sous-lieutenant de *moblots*  
Dont le regard charme les balles.

Sa moustache est comme un fil d'or ;  
C'est un enfant à la main blanche,  
Et le ciel se reflète encor  
Dans sa prunelle de pervenche.

Il fait beau voir ces yeux ardents  
Et ce jeune corps svelte et grêle.  
Il va seul, une fleur aux dents,  
Où le plomb siffle comme grêle,

Et les balles, dont les réseaux  
S'entre-croisent dans la tourmente,  
Voltigent, comme des oiseaux,  
Autour de sa tête charmante

Et le semblent caresser, mais  
Sans songer à lui faire injure  
Et sans même offenser jamais  
Les boucles de sa chevelure.

Les femmes l'admirent aussi;  
Mais, libre et pur et sans entrave,  
Il n'a d'elles aucun souci.  
Car sachez que ce jeune brave

A fait un pacte avec la Mort,  
Et cette noire enchanteresse  
Dont la dent cruelle nous mord,  
Doit être sa seule maîtresse.

Il marche au feu comme il lui plaît,  
Grâce à la déesse impassible  
Qui toujours le protège. Elle est  
Sa dame, et le rend invincible.

Elle aura cet amant si cher,  
 Mais quand nos ennemis superbes,  
 Navrés et meurtris dans leur chair,  
 Dormiront couchés sous les herbes.

Car le héros, qu'avec amour  
 Elle suit de ses yeux d'ivoire,  
 Ne doit l'épouser que le jour  
 De notre suprême victoire!

Octobre 1870.

---

## LA RÉPUBLIQUE

La République est jeune et fière  
 Et ne punit que les bourreaux;  
 Elle marche dans la lumière.  
 La République est un héros

Dont le monde entier verra luire  
 Le front magnifique et vermeil.  
 Les monstres qu'elle veut détruire  
 A la clarté du grand soleil,

C'est d'abord toi, pâle Misère,  
Qui mets ta main sur notre flanc,  
Comme un aigle sa rude serre,  
Et qui bois notre meilleur sang !

Et c'est toi, fantôme aux bras rouges,  
Que la pensée a su flétrir  
Et qui déjà croules et bouges,  
Vieil Échafaud, qui vas mourir !

La République magnanime  
Qui, pour sauver de leur enfer  
Les peuples mourants qu'on opprime,  
Trouve des canons et du fer,

Accueille les mères bénies,  
Et, baissant ses yeux triomphants,  
A des tendresses infinies  
Pour les femmes et les enfants.

La République fraternelle,  
Qui veut accomplir son mandat,  
Pour garder la Ville éternelle  
Se fait terrassier et soldat ;

Sous la bombe et les incendies  
 Elle est au poste du danger;  
 Et quand de ses villes hardies  
 Elle aura chassé l'étranger,

Levant vers le ciel diaphane  
 Un clairon dans sa forte main,  
 Elle sonnera la diane  
 Pour éveiller le genre humain !

Octobre 1870.

---

## CHATEAUDUN

Châteaudun ! qui vois des bourreaux  
 Où furent des cœurs de lion,  
 Tu nous parais, nid de héros,  
 Plus sublime qu'un Ilion.

Comme on fauche des épis mûrs,  
 Les boulets rougis et fumants  
 Ont dans les débris de tes murs  
 Dispersé tes abris charmants;

Mais tes fils, les chasseurs de loups,  
Sont tombés purs et sans remords.  
Ils étaient mille, et sous leurs coups  
Dix-huit cents Prussiens sont morts.

Illustre cité (les Romains  
Te nommaient ainsi,) pour tes fils  
Tu renaîtras! par tes chemins  
On entendra, comme jadis,

Dans tes arbres en floraison  
L'alouette éveiller l'écho.  
La devise de ton blason  
Dit : *Extincta revivisco!*

Mais, froid cadavre au pied des tours  
Parmi les décombres mouvants  
Fouillé par le bec des vautours,  
Et cendre abandonnée aux vents,

Tu resplendis! patrie en deuil,  
Qui, devant le destin moqueur  
Moins obstiné que ton orgueil,  
Portas la France dans ton cœur!



Car tes défenseurs belliqueux,  
Frémissant d'indignation,  
Laissaient à de plus lâches qu'eux  
L'ignoble résignation;

Voulant tous, d'un esprit têtù,  
Que ton beau renom pût fleurir,  
Ils eurent la mâle vertu  
De tuer avant de mourir,

Et rien ne vaut le fier sommeil  
De ces soldats couchés en rang  
Sur la terre nue, au soleil,  
Qui dorment, couchés dans leur sang.

Octobre 1870.

---

## LE TURCO

Quant au lieutenant de turcos,  
Il a la prunelle électrique.  
Ses principes sont radicaux;  
Il est tout noir, venant d'Afrique.

La dame — son nom triomphant  
Est bien connu dans tout Mayence —  
A de longs cheveux blonds d'enfant  
Avec de grands yeux bleu-faïence.

L'une avait un bon cuisinier,  
L'autre sa verve fanfaronne,  
Si bien qu'enfin le prisonnier  
Finit par plaire à la baronne.

Mais elle eut le cœur bien marri  
Quand le mal fut fait. « Ciel, dit-elle,  
Tromper, hélas! un tel mari!  
J'en sens une peine mortelle!

Un baron à seize quartiers,  
Dont le burg, bravant les huées,  
Pour ceinture a des bois entiers,  
Et dort le front dans les nuées!

Un seigneur au cœur ingénu,  
Qui parmi ses aïeux insignes  
Compte Sigefroi-le-Cornu,  
Et qui nourrit cinquante cygnes!

Un si digne maître ! un baron  
 Aux cheveux de miel ! et si grave !  
 Qui, de nos jours, chasse au héron  
 Dans ses forêts, comme un landgrave ! »

A ces mots, plus navrée encor,  
 Dans la chambre même où l'on dîne,  
 La pauvre baronne au front d'or  
 Fondait en pleurs, comme une ondine.

Morne, elle répétait toujours :  
 « Trahir une telle noblesse ! »  
 Mais, fort expert en fait d'amours,  
 Voyant bien où le bât la blesse,

Le turco, tant de fois vainqueur,  
 Trouva l'argument sans réplique,  
 Et, l'embrassant d'un vaillant cœur,  
 Cria : « Vive la République ! »

Octobre 1870.



## RÉPLIQUE

Les Prussiens disent souvent :  
« Chez nous comme dans la Thuringe,  
Il n'est pas un homme vivant  
Qui ne soit plus adroit qu'un singe !

Nous savons rester à genoux  
Plus immobiles que le marbre,  
Et c'est un jeu d'enfant pour nous  
De nous déguiser en tronc d'arbre.

Que le ciel soit bleu de saphir  
Ou bien caché dans ses fourrures,  
Nous passons, comme le zéphir,  
A travers les trous des serrures.

Gens érudits, nous copions  
Molière, et — c'est par là que brille  
Un système, — nos espions  
Sont imités de Mascarille.

Ève même aux divins appas,  
 Qu'embellit encor la céruse,  
 Ne nous en remontrerait pas :  
 Nous triompherions de sa ruse ! »

Les Prussiens, comme il leur plaît  
 Célèbrent ainsi leur programme.  
 Puis ils disent aussi : « Quelle est  
 La créature au nom de femme

Qui nous ferait mettre à genoux ?  
 Quelle est donc la dame assez fine  
 Qui peut venir à bout de nous ?  
 — Moi ! » répond d'en haut JOSÉPHINE.

Et dans l'azur criant son nom,  
 Tumultueuse et débonnaire,  
 La bonne pièce — de canon  
 Fait taire la voix du tonnerre.

Octobre 1870.



## L'HISTOIRE

Bismark en soldat qu'on redoute  
Parle, et, sans le contrarier,  
L'austère Déesse l'écoute,  
Pensive sous son vert laurier.

— « Oui, dit le chancelier, en somme,  
Berger ou comte palatin,  
Monarque ou mendiant, tout homme  
Est l'artisan de son destin.

Qu'il porte la pourpre ou la bure,  
Pauvre ou détenteur d'un trésor,  
Qu'il soit né dans la foule obscure  
Ou sur le trône aux franges d'or,

Ses œuvres, dont il est le maître  
Et dont il n'a pas hérité,  
Décideront ce qu'il doit être,  
Même pour la postérité !

Cet assassin à tête blonde  
 Qui prend la lyre d'Arion,  
 Néron, quoique maître du monde,  
 N'est qu'un insipide histrion.

Alexandre suit sa chimère  
 Comme un soldat sans feu ni lieu,  
 Et cependant l'aveugle Homère  
 De mendiant devient un dieu !

On ne saurait tromper la gloire  
 Devant l'avenir indigné.  
 Que devient un titre illusoire  
 Si nous ne l'avons pas gagné ?

Murat, qui, d'un geste bravache  
 Voulant fendre en deux les cieux clairs ,  
 Va, faisant siffler sa crayache  
 Parmi la foudre et les éclairs ,

Qu'est-il pour la France hautaine ,  
 Pour cette guerrière aux yeux bleus ?  
 Un roi ? Non. Mais un capitaine.  
 Un vague Roland fabuleux,

Un courtisan de l'aventure.  
Et Marceau, tenant dans sa main  
Son épée invincible et pure,  
Est plus grand qu'un César romain !

C'est pourquoi, Déesse, si j'ose  
Agir comme un roi, je suis roi,  
Créant ma propre apothéose ! »  
Bismark, par ces mots qui font loi,

D'une manière péremptoire  
Achève sa péroration.  
— « Brigadier, lui répond l'Histoire,  
Brigadier, vous avez raison ! »

Octobre 1870.

---

## LE RÊVE

La Reine, dans sa chambre vide,  
S'éveille éperdue et lassée,  
Et sur son visage livide  
Ruisselle une sueur glacée.



— « Eh quoi ! Votre Majesté pleure !  
 Quel est, dit la dame suivante,  
 Le rêve affreux dont à cette heure  
 Votre Majesté s'épouvante ? »

Mais la Reine, comme en furie,  
 Garde son angoisse terrible.  
 En vain sa suivante la prie :  
 — « Non, dit-elle, c'est trop horrible ! »

Toute à la douleur qui l'accable,  
 Elle passe une heure mortelle,  
 Puis la vision implacable  
 Revient se poser devant elle !

Alors cette mère affolée,  
 Comme une lionne en son antre  
 Tragiquement échevelée,  
 Pose ses deux mains sur son ventre.

Octobre 1870.



## LE JOUR DES MORTS

Je prends ces fleurs, dont les corolles  
Ont encor des souffles vivants,  
Et sur l'aile des brises folles  
Je les disperse aux quatre vents.

Dans l'ombre où, tombés avec joie,  
Vous frissonnez, pâles et nus,  
C'est à vous que je les envoie,  
O soldats! ô morts inconnus!

O soldats morts pour la patrie!  
Qui, déjà glacés et mourants,  
L'avez acclamée et chérie,  
O mes frères! ô mes parents!

O ma généreuse famille!  
O parure de nos malheurs!  
Ces fleurs dont la corolle brille,  
Je vous les offre avec mes pleurs.

O mobiles, gais et superbes,  
Si voisins de l'enfance encor,  
Avec vos visages imberbes  
Et vos cheveux aux reflets d'or!

Cavaliers, soldats de la ligne,  
Turcos, par le soleil brûlés,  
Vétérans au courage insigne,  
Chasseurs d'Afrique aux fronts hâlés!

Où dormez-vous? Pour vous sourire,  
Où peut-on se mettre à genoux,  
Héros qui voliez au martyre  
Et qui l'avez souffert pour nous?

Nous l'ignorons. C'est là peut-être.  
Qui peut le dire? Et c'est pourquoi,  
Lorsque enfin nous allons renaître,  
Pleins de bravoure et pleins de foi,

Après ces longs jours de souffrance,  
De haine et de meurtre exécré,  
Le sol tout entier de la France  
Nous sera désormais sacré.

Foule par la guerre immolée,  
Nous adorons en tout temps  
Cette terre partout mêlée  
A votre cendre, ô combattants!

Et quand la Paix aux mains fleuries  
Aura, nourrice des chansons,  
Ravivé l'herbe des prairies  
Et les fleurettes des buissons,

Vos sœurs, vos mères, vos amantes  
Viendront dans les champs embaumés,  
Parmi les campagnes charmantes,  
Chercher la place où vous dormez,

Pâles d'une espérance folle,  
Et, rêveuses, suivant des yeux  
Le ruisseau pourpré qui s'envole  
Avec un bruit mystérieux,

La colline où frémit le tremble,  
Le nid d'où l'oiseau s'envola

Et la place où le rosier tremble,  
Se diront : C'est peut-être là !

Novembre 1870.

---

## LES FONTAINES

Lorsque la Ville était heureuse,  
Les fontaines, depuis l'aurore,  
Disaient d'une voix amoureuse  
Leur chanson tremblante et sonore.

Leurs gais jets d'eau, sous la feuillée  
S'envolant en gerbes fleuries,  
Dans la lumière ensoleillée  
Éparpillaient des pierreries,

Et, baignés d'une clarté blonde,  
Leurs bassins, riant sous les grilles,  
Reflétaient dans leur eau profonde  
Les visages des belles filles.

Même la nuit, quand sous la brume  
Paris, toujours prêt aux extases,  
Mettait à son front qui s'allume  
Une parure de topazes,

Leur murmure disait encore  
D'une voix amie et touchante :  
« Noble Ville que l'art décore,  
Vis et travaille en paix : je chante ! »

Et j'aimais jusqu'à leur silence !  
Mais à présent, dans les ténèbres  
Chacun de leurs jets d'eau s'élance  
En jetant des plaintes funèbres.

Ainsi que des démons fantasques  
Menant des danses illusoires,  
Je vois tristement dans leurs vasques  
Passer de vagues formes noires.

De mystérieuses Chimères  
S'y viennent ébaucher en foule,  
Et moi, plein de larmes amères,  
Je songe à tout le sang qui coule,

Versé, versé comme un flot sombre  
Par nos batailles incertaines, —  
Quand j'entends s'exhaler dans l'ombre  
Le gémissement des fontaines.

Novembre 1870.

---

## LE MOINEAU

Rien n'est plus utile, rien n'est meilleur que  
d'avoir des ailes.

ARISTOPHANE. *Les Oiseaux.*

Nous traversons une prairie  
Dont le gazon à ciel ouvert  
Brillait d'un éclat de féerie;  
Et sur son riant tapis vert,

D'où s'enfuit la blanche colombe  
Emportant son léger fardeau,  
Nous vîmes un éclat de bombe  
Que la pluie avait rempli d'eau.

Tirailleur précédant sa troupe,  
Un oiselet, un moineau-franc  
Buvait à cette large coupe,  
Dont le dehors, taché de sang,

Était enfoncé dans la boue.  
Sans songer à rien de fatal,  
L'oiseau folâtre, qui se joue,  
Y buvait le flot de cristal.

Dans la prairie, où se lamente  
Le zéphyr aux parfums errants,  
Je vis cette chose charmante,  
Et je m'écriai : « Je comprends !

Je comprends enfin. O prairie,  
Sous ton beau ciel aérien  
Ceux qui font la rouge tuerie  
Ne l'auront pas faite pour rien !

Je disais parfois, je l'avoue,  
Pensant à ce qui nous est cher :  
A quoi sert le canon qui troue  
Toutes ces murailles de chair ?



A quoi bon tant de meurtrissures ?  
 Et, sous la mitraille de feu,  
 Toutes ces lèvres des blessures  
 Que l'on entend crier vers Dieu ?

Guerre ! il faut que tu me révèles  
 Pourquoi tes coursiers, en chemin,  
 Foulent des débris de cervelles  
 Où vivait le génie humain !

Oui, je parlais ainsi, poète  
 Ayant en souverain mépris  
 La bataille, sinistre fête. —  
 Mais, à présent, j'ai tout compris !

Non, ce hideux massacre, où l'homme  
 Égorge l'homme sans remords,  
 N'était pas inutile, en somme, —  
 Puisque les amas de corps morts,

Tant de dépouilles méprisées,  
 Ces pâles cadavres cloués  
 A terre, ces têtes brisées,  
 Tous ces affreux ventres troués

Aboutissent à quelque chose.  
Car s'éveillant, ô mes amis,  
Sous le regard de l'aube rose,  
Ce champ plein de morts endormis,

Ce charnier de deuil et de gloire  
Au souffle pestilentiel,  
A la fin sert à faire boire  
Un tout petit oiseau du ciel ! »

Novembre 1870.

---

### A LA PATRIE

Oui, je t'aimais, ô ma Patrie !  
Quand, maîtresse des territoires,  
Tu menais de ta main chérie  
Le chœur éclatant des Victoires ;

Lorsque, souriante et robuste  
Et pareille aux Anges eux-mêmes,  
Tu mêlais sur ta tête auguste  
Les lauriers et les diadèmes !

Vivant passé, que rien n'efface !  
Les peuples, ô grande ouvrière,  
N'osaient te regarder en face  
Dans ta cuirasse de guerrière ;

Et toi, retrouvant dans ton rêve  
L'âme de Pindare et d'Eschyle,  
Tu portais, sans laisser ton glaive,  
La lyre des dieux, comme Achille !

Calme sous l'azur de tes voiles,  
Et multipliant les prodiges,  
Tu pouvais semer des étoiles  
Sur les rênes de tes quadriges ;

On louait ta blancheur de cygne  
Et ton ciel, dont la transparence  
Charme tes forêts et ta vigne ;  
On disait : « Voyez ! c'est la France ! »

Oui, je t'aimais alors, ô Reine,  
Menant dans tes champs magnifiques  
Brillants d'une clarté sereine  
Tous les triomphes pacifiques ;

Mais à présent, humiliée,  
Sainte buveuse d'ambroisie,  
Farouche, acculée, oubliée,  
Je t'adore ! Avec frénésie

Je baise tes mains valeureuses,  
A présent que l'éponge amère  
Brûle tes lèvres douloureuses  
Et que ton flanc saigne, — ma mère !

Novembre 1870.

---

## LE BAVAROIS

Et ce que les Sarrazins et barbares iadis  
appeloient proesses, maintenant nous appelons  
briguanderies et meschancetez ..

RABELAIS.

Comme le faisait autrefois  
Cet héritier de Charlemagne  
Dont l'ombre épouvantait les rois, —  
Le futur César d'Allemagne,

Le vieux roi Guillaume, rêvant  
 Globe d'or et pourpre enflammée,  
 Se promène à pas lents, devant  
 Le front immense d'une armée.

Joyeux, il flatte son coursier.  
 Puis il dit : — « C'est bien. Plus d'entraves.  
 Les canons de bronze et d'acier  
 Et les Saxons — ont été braves.

Soldats! Je suis content de vous!  
 — Nous prendrons Londres comme Vienne,  
 Et si l'un de vous est jaloux  
 De parler à son roi, qu'il vienne! »

A ces mots du doyen des rois,  
 Pâle et plus jaune que la cire,  
 Un jeune soldat bavaïois  
 Quitte les rangs, et lui dit : — « Sire!

Les Bavaïois ne sont pas gais.  
 Paris est gardé comme l'arche,  
 Et nous sommes tous fatigués  
 Depuis six grands mois que je marche.

De plus, une si grande faim  
A nos autres ennuis se mêle,  
Que je me résoudrais enfin  
A manger du cuir de semelle !

On ne nous nourrit que de vent,  
C'est là ce dont nos cœurs s'émeuvent,  
Et l'on nous met toujours devant  
A l'endroit où les balles pleuvent.

Les jeunes comme les anciens  
D'entre nous jonchent la clairière,  
O mon roi ! quant aux Prussiens  
De Prusse, ils sont toujours derrière.

Puis le froid vient nous épier  
Et nous tient sous sa dent mortelle,  
Avec nos souliers de papier  
Et nos capotes de dentelle ! »

Ainsi le soldat qui pâlit  
Défile son triste rosaire.  
Le Roi lui dit : — « Pauvre petit !  
J'aurai pitié de ta misère.

Tu souffrais quand je triomphais!  
 Mais quoi! je ne suis pas un Russe.  
 Allons, console-toi, — je fais  
 Notre Fritz maréchal de Prusse! »

Novembre 1870

---

## ROUGE ET BLEU

O République! dans leur antre  
 Il fut des traitants rabougris  
 Qui faisaient un dieu de leur ventre  
 Et que le Vice avait pourris.

Ceux-là, pour qui les heures douces  
 Avaient des plaisirs de haut goût, —  
 Les acheteurs de filles rousses  
 Et les marchands de rien du tout,

C'étaient les faiseurs de pastiches,  
 Si jolis, — si tristement laids,  
 Et les gentilshommes postiches :  
 Ils sont partis! bénissons-les,

Ces petits-crevés sans haleine,  
Sans âme et sans barbe au menton,  
Qui riaient d'Orphée et d'Hélène  
Avec des Phrynés de carton !

Ce qui reste dans tes murailles  
Où l'on ne connaît pas l'effroi,  
Par le sang et par les entrailles  
O Paris ! est digne de toi.

Ceux qui demeurent, sur la lèvre  
Ont la bataille sans merci ;  
Et, fils de Mercier ou de Fevre  
Ou bien fils de Montmorency,

Ils ont des cœurs que rien ne glace,  
Et combattre est leur seul besoin.  
Tes fils, ô grande Populace,  
Et les marquis venus de loin

Ont les désirs qui sont les nôtres ;  
Et Paris, qui veut tout souffrir,  
Voit que, les uns comme les autres,  
Ils savent marcher et mourir.



Le peuple, fait d'âmes stoïques,  
 Ayant brisé son vieux lien,  
 S'envole aux trépas héroïques,  
 Et les marquis meurent, très-bien.

Ils vont où le plomb tue ou blesse,  
 Les uns font bien, les autres mieux;  
 Et tous, populace et noblesse,  
 Ils sont dignes de leurs aïeux !

Restés sans peur et sans reproche,  
 Jacques Bonhomme avec Roland,  
 Amadis de Gaule et Gavroche  
 Vont ensemble au combat hurlant,

Et, conquérant d'égales tombes  
 Devant la batterie en feu,  
 Mêlent, sous les éclats des bombes,  
 Le sang rouge avec le sang bleu !

Novembre 1870.



LE CUISINIER

Bismark a dit : « Pour les réduire,  
Tous ces Parisiens que j'eus  
En haine, *il faut les laisser cuire*  
*Jusqu'au bon moment, dans leur jus.* »

En attendant qu'il nous perfore,  
Notre ennemi pille Varin,  
Joue, emprunte sa métaphore  
A l'art de Brillat-Savarin,

Se fait blanc comme une avalanche,  
Et même, d'un air ingénu,  
Décore de la toque blanche  
Son crâne, ce blanc rocher nu.

Donc il se fait, d'un cœur tranquille,  
Cuisinier? Oui. Pas de mot vain.  
Il est cuisinier, — comme Achille!  
Et, comme ce boucher divin,

S'il le peut, guerrier magnanime  
 Jetant loin de lui son manteau,  
 Dans la gorge de la victime  
 Il enfoncera le couteau.

Il veut, ce nouveau Péliade  
 Choisi pour forger les destins,  
 Que les chants de son Iliade  
 Soient coupés de larges festins !

Lorsque sera venu le terme  
 Déjà fixé, la hache au flanc,  
 Il portera d'une main ferme  
 Le vase où doit tomber le sang.

Il veut, comme on faisait en Grèce,  
 Brûlant sous le ciel radieux  
 Les entrailles avec la graisse,  
 En offrir la fumée aux dieux ;

Il veut, lui soldat qu'on redoute,  
 Cuirassier, général en chef,  
 Savoir quel goût, quand on les goûte,  
 Ont les vrais Parisiens ; — bref,

Il veut, — c'est le désir en somme  
Dont il fut toujours dérangé, —  
Dire un jour de nous, le pauvre homme :  
« Ils étaient bons, j'en ai mangé ! »

Novembre 1870.

---

### ATTILA

Lorsque sur le monde un barbare  
Passe sanglant et triomphant,  
Et que dans son orgueil bizarre  
Il se complaît comme un enfant ;

Quand devant lui ses hordes viles  
En hurlant ont rasé les tours  
Et brûlé les maisons des villes  
Et mis la nappe des vautours ;

Lorsque ces soldats en démente  
Ont détruit les blés et le miel,  
Et même jeté la semence  
Au caprice des vents du ciel ;

Quand le ravageur fraternise  
Avec la peste et l'aquilon ;  
Lorsqu'il dit : « Ce peuple agonise  
Et je le tiens sous mon talon !

Les vieillards et les jeunes femmes  
Mourront, et les enfants aussi,  
Par la famine ou par les flammes,  
Parce que je le veux ainsi ; »

Alors, au milieu du dédale  
Des embûches et des trépas,  
Apparaît devant le Vandale  
Un être qu'il n'attendait pas !

Cet inconnu dans les fumées  
Se dresse, et d'un souffle géant  
Disperse les noires armées  
Dans les abîmes du néant !

Quel est ce passant ? On l'ignore,  
Et les peuples voient seulement  
Qu'il porte sur son front l'aurore  
Et dans ses yeux le firmament.

C'est un David à tête blonde,  
Ayant l'enfantine rougeur  
D'une vierge, et qui de sa fronde  
Va lancer le caillou vengeur!

C'est Jeanne, la bonne Lorraine !  
C'est quelqu'un dont l'éclair en feu  
Respecte la tête sereine,  
Et qui vient de la part de Dieu !

Mais, dis-tu, le cri des oracles  
Depuis plus de mille ans s'est tû  
Et c'en est fini des miracles !  
— « O chasseur d'hommes, qu'en sais-tu ?

Ce dieu des combats que tu vantes,  
Parfois, indigné dans l'azur,  
Pour outil de ses épouvantes  
Suscite quelque pâtre obscur.

Il vient conduit par une étoile  
Et vêtu de grossiers habits,  
Couvert d'un bleu sayon de toile  
Ou d'une toison de brebis ;

Et pour ce héros solitaire,  
Lorsque le moment est venu,  
Attila n'est qu'un ver de terre  
Qu'il écrase de son pied nu ! »

Novembre 1870.

---

## ORLÉANS

Blessé, mourant, traînant son aile,  
Un pauvre pigeon gris et blanc,  
Apportant la bonne nouvelle,  
Est arrivé, taché de sang.

Donc, ô Victoire, tu te lasses  
De suivre machinalement,  
En rampant dans les routes basses,  
Le porte-cuirasse allemand !

Tu ne veux plus, sous nos huées,  
Car, même en tombant, nous raillons,  
Ainsi que les prostituées  
Marcher vers les gros bataillons !

Tu reviens ! sois la bienvenue !  
Dans les rangs d'où l'on t'exila  
Tu ne pouvais être inconnue,  
Puisque tes amants étaient là !

Ce vin d'espérance et de fièvre,  
Ce noble, ce généreux vin  
Dans lequel tu tremperas ta lèvre  
En nous offrant son flot divin,

Oui, c'est chez nous qu'on le savoure !  
Nos fils, dont rien ne peut briser  
La stoïque et mâle bravoure,  
Connaissent ton rouge baiser.

Dans leurs maisons, au vent flottantes,  
Ils savent te garder pour eux,  
Et, lorsque tu quittes leurs tentes,  
C'est une brouille d'amoureux.

Mais te voilà ! C'était un rêve.  
Regarde-nous de tes yeux clairs,  
Chère infidèle, dont le glaive  
Met sur nos têtes des éclairs !



Et brisons leurs fourches caudines !  
Là-bas, son épée à la main,  
C'est Aurelle de Paladines  
Qui t'emportait dans son chemin,

Et, recommençant notre histoire  
Dans un long combat de géants,  
Hurrah ! nos soldats de la Loire  
Ont, en deux jours, pris Orléans !

Orléans ! c'est là que la France  
Trouve son plus cher souvenir ;  
C'est de là que la délivrance  
Vers nous encor devait venir !

Là, ce flot d'azur qui s'allume  
Au soleil, ces bois, et le val  
Qui la vit passer dans la brume,  
Flattant de la main son cheval,

Tout nous parle de la guerrière !  
O Prussien, qui t'aveuglais,  
Orléans est la ville fière  
D'où Jeanne a chassé les Anglais !

Ah ! sans doute , forte et sereine ,  
Dans la nue , en armure d'or ,  
Avec nous la bonne Lorraine  
Combattait cette fois encor !

Elle veille sur la chaumière !  
Et nos ennemis , en fuyant ,  
Durent entrevoir la lumière  
De son doux sourire effrayant !

Oui , sans cesse , ô fatal présage !  
Le troupeau mené par Bismark  
Rencontrera sur son passage  
La figure de Jeanne d'Arc !

Et si son nom vient sur ma bouche  
Au jour éclatant du réveil ,  
Lorsque enfin notre honneur farouche  
Prend sa revanche au grand soleil ,

C'est parce que jadis , haïe  
Des traîtres qui sèment l'effroi ,  
Elle ne tomba que trahie  
Par la lâcheté de son roi !

Et ce qui de tout temps vers elle  
 Ramène mon esprit charmé,  
 C'est que pour nous cette pucelle  
 Reste la foi du peuple armé,

Et que sa vertu d'héroïne  
 Brûle toujours, malgré les ans,  
 Flamme inextinguible et divine,  
 Dans l'âme de nos paysans !

Novembre 1870.

---

## LE MOURANT

---

### LE SOLDAT

Dans la fumée affreuse et noire,  
 Ayant du sang jusqu'aux genoux,  
 Il nous faut suivre la Victoire  
 Sans regarder derrière nous !

O mon vaillant frère , pardonne !  
Moi, je me sens désespérer,  
Car tu meurs, et je t'abandonne.  
Ah ! du moins, laisse-moi pleurer.

LE MOBILE

Non ! car je meurs ivre de joie !  
Va, suis là-bas nos tirailleurs  
Que le canon blesse et foudroie ;  
Je n'ai pas besoin de tes pleurs.

Mon sang inonde les clairières ;  
Mais, ô jour longtemps souhaité !  
J'en vois naître ces deux guerrières,  
La Vengeance et la Liberté !

LE SOLDAT

Mais tu t'en vas, si jeune encore !

LE MOBILE

Frère, ce qui remplit mes yeux  
Ce n'est pas la nuit, c'est l'aurore.  
Va combattre. Je suis joyeux.

LE SOLDAT

Une douce lèvre fleurie  
Sans doute eût béni ton retour !

LE MOBILE

Ma fiancée est la Patrie ;  
Qu'elle ait mon dernier cri d'amour !

LE SOLDAT

Et plus tard, dans ta maison close,  
Des enfants, beaux comme des lys,  
T'auraient tendu leur bouche rose.

LE MOBILE

Ceux-là qui vaincront sont mes fils !

Que l'azur sur leurs têtes brille !  
Ils vont me suivre et me venger.  
On n'a ni maison ni famille  
Sous le talon de l'étranger.

LE SOLDAT

Et ta mère, au front angélique !

LE MOBILE

Orpheline par mon trépas,

Je la lègue à la République.  
Va donc, et ne me pleure pas.

LE SOLDAT

Je ne pleure plus, je t'envie !  
Exhale en paix d'un cœur fervent  
Le dernier souffle de ta vie !

LE MOBILE

Le clairon t'appelle. En avant !

Novembre 1870.

---

L'ANE

L'Ane, aimé de Titania,  
N'a qu'un seul défaut, tout physique :  
C'est que de tout temps il nia  
Les délices de la musique.

Il mange les chardons qu'il voit,  
O la précieuse nature !

Méprise la boue, et ne boit  
Que dans une eau splendide et pure.

Douce monture de Jésus,  
Il est tout joyeux le dimanche.  
Ses chants sont un peu décousus,  
Mais il porte au dos la croix blanche.

Il aime ce qui nous est cher,  
Et ne commet point de rapines;  
Cependant nous trouons sa chair  
Avec les durs bâtons d'épines.

Et quand il est mort, tous les jours  
Pour nos concerts et pour nos luttes,  
On fait de sa peau des tambours,  
Et de ses tibias des flûtes.

Il nous croit bons, rêveur charmant!  
Nous flatte de sa longue queue,  
Et nous regarde tendrement  
De sa vague prunelle bleue.

Tant de haine et tant de fureur  
N'ont pas troublé sa douceur d'ange,

Et le laissaient dans son erreur :  
A présent voici qu'on le mange !

C'est que Bismark et les destins  
Sont d'une humeur capricieuse !  
Et le pauvre être à nos festins  
Offre une chair délicieuse.

Elle a conservé le parfum  
Du pré fleurissant qui verdoie ,  
Et, malgré son léger ton brun ,  
Sa graisse vaut la graisse d'oie.

Comme lorsqu'on prend des galons  
On n'en saurait jamais trop prendre ,  
Nous, ingrats, nous nous régalons  
De ce manger bizarre et tendre.

Ane, qui te protégera ?  
Car, je le dis, quoi qu'il m'en coûte ,  
A l'avenir on mangera  
Toujours des ânes, sans nul doute !

Pourtant rassurez-vous, pédants ,  
Barnums, cuistres, faiseurs de banques,



Spadassins, arracheurs de dents,  
 Pitres, charlatans, saltimbanques !

Rassurez-vous, faux avocats  
 Instruits au seul talent de braire,  
 Et toi, rimeur, qui provoquas  
 Au suicide ton libraire !

Vous qu'on vit, troupeau révolté,  
 Prendre pour des accords de lyre  
 Des chants de Jocrisse exalté,  
 Rassurez-vous, cols en délire !

Oui, rassurez-vous, manitous !  
 Fabricants de vieux vers classiques,  
 Rassurez-vous ! Rassurez-vous,  
 Paillasses, Pierrots et Caciques !

Et toi, vendeur d'orviétan  
 Qui séduis la rouge et la noire !  
 Rassure-toi, beau capitain  
 Que l'on admirait à la foire,

Et tâchez de faire tenir  
 Vos anciens plumets sur vos crânes ; —

Jamais nous ne pourrons venir  
A bout de manger tous les ânes!

Novembre 1870.

---

### CHIEN PERDU

Quand, s'étant coiffé de son heaume,  
Il partit pour venir ici,  
Bismark suivit le roi Guillaume;  
De Moltke le suivit aussi.

Les princes aussi les suivirent;  
Puis après, généralement,  
La Prusse, puis tous ceux qui virent  
Lever le soleil allemand.

Ils vinrent, ceux de la Bavière  
Et même les Wurtembergeois,  
Et le sang, comme une rivière,  
Lava les pieds de ces bourgeois.

Rassasiés de funérailles,  
Ils croyaient entrer à Paris;  
Mais, foudroyés par nos murailles,  
Ils durent s'arrêter, surpris.

Et sentant rouler dans leurs âmes  
Tout l'ennui qu'on peut éprouver,  
Ils écrivirent à leurs femmes  
Qu'elles vinssent les retrouver.

Alors vers leurs lèvres gourmandes,  
Pour mettre un terme à leurs tourments,  
Vinrent les femmes allemandes  
Avec les petits Allemands.

Puis, lorsqu'en vain ils essayèrent  
Les écuelles d'un air câlin,  
Les chiens prussiens s'ennuyèrent;  
Ils vinrent aussi de Berlin,

Espoir des futures holocaustes! —  
Moi-même j'en vis quelques-uns  
Flâner jusqu'à nos avant-postes;  
Des noirs, des jaunes et des bruns.

Un surtout, — oh ! si triste ! Seule,  
Sa queue était gaie. Il tenait  
Une sébile dans sa gueule,  
Pour apitoyer Dumanet.

Et même, d'une façon nette,  
Je compris qu'il eût au besoin  
Joué des airs de clarinette,  
Et pris le roi Zeus à témoin.

Cet animal était habile !  
Par un geste vraiment trouvé,  
Bien vite il posa sa sébile  
Tout près de moi, sur un pavé.

— « Pauvre chien vagabond, lui dis-je,  
Que veux-tu ? Dis, que te faut-il ? »  
Mais soudain, — ô rare prodige  
Permis par quelque dieu subtil, —

J'entendis parler ce caniche !  
Et comme je tirais deux liards  
Pour le renvoyer à sa niche,  
Il répondit : — « Cinq milliards ! »

Novembre 1870.

## LA CONTAGION

La Contagion , dans ce temps  
Épouvantable des histoires ,  
Sur nos ennemis hésitants  
Éparpille ses flèches noires.

Ils meurent en leurs lits fiévreux,  
Tandis que dans leur âme crie,  
Au milieu de songes affreux,  
La figure de la Patrie.

D'un œil morne et vivant encor,  
Ils voient, loin des salles moroses,  
Leurs femmes aux longs cheveux d'or  
Et leurs enfants aux bouches roses.

Et brûlants, le sein haletant,  
Ils cherchent, dans leur longue épreuve,  
Le gai village, reflétant  
Ses maisons blanches dans le fleuve !

Ils meurent, soldats, cavaliers,  
Jeunes gens gais comme l'aurore,  
Par centaines et par milliers,  
Et la chaux vive les dévore.

Parfois, sentant comme un remord  
A voir cette masse vivante  
S'écrouler ainsi dans la mort,  
Leur chef se trouble et s'épouvante.

— « Fléau, dit-il d'un cœur transi,  
Que veut ta rage envenimée ?  
Pourquoi viens-tu me prendre ainsi  
Tout le meilleur de mon armée ?

Pourquoi viens-tu nous immoler ? »  
Mais la Contagion impure  
Devient visible et fait voler  
Les serpents de sa chevelure,

Et parle ainsi : — « Quand les clairons,  
Déchaînés sur les territoires,  
Font frissonner les ailerons  
Noirs et sinistres des Victoires ;

Quand montent les arcs triomphaux,  
Et quand les Batailles fatales  
Vont tranchant de leur large faux  
Des moissons de cadavres pâles ;

Quand vous avez dit : Tue ou meurs !  
Quand de la terre qui poudroie  
Montent d'effroyables clameurs ;  
Quand la Guerre tonne et foudroie

Au milieu des champs douloureux,  
Cette meurtrière à l'œil sombre  
M'apporte dans le vol affreux  
De ses ailes. Je suis son Ombre.

Novembre 1870.

---

## LES RATS

Dans un coin retiré du parc,  
Les Rats, assis sur leurs derrières,  
Regardent monsieur de Bismark  
Sous les ombrages de Ferrières.

Les yeux enflammés de courroux,  
Et lui tirant leurs langues roses,  
Les petits Rats blancs, noirs et roux,  
Lui murmurent en chœur ces choses :

— « Cuirassier blanc, qui te poussait  
A vouloir cette guerre étrange ?  
Ah ! meurtrisseur de peuples, c'est  
A cause de toi qu'on nous mange !

Mais ce crime, tu le paieras.  
Et, puisque c'est toi qui nous tues,  
Nous irons, nous les petits Rats,  
En Prusse, de nos dents pointues

Manger les charpentes des tours  
Et les portes des citadelles, —  
Plus affamés que les vautours  
Qui font dans l'air un grand bruit d'ailes !

Tu nous entendas dans le mur  
De ton grenier, où l'ombre est noire,  
Tout l'hiver manger ton blé mûr,  
Avant de grignoter l'armoire !



Puis nous rongerons l'écriteau  
Qui sacre un nouveau Charlemagne,  
Et même le rouge manteau  
De ton empereur d'Allemagne,

Toujours, toujours, à petit bruit,  
D'une dent aiguë et folâtre  
Mâchant et mordant, jour et nuit,  
Ces accessoires de théâtre;

Puis, sous les yeux de tes valets,  
Nous couperons, ô philanthrope !  
Les mailles des hideux filets  
Où tu veux enfermer l'Europe ! »

Novembre 1870.

---

## VERSAILLES

Versailles regarde la route,  
Muet et se sentant frémir,  
Et son peuple de marbre écoute  
La voix des fontaines gémir.

Maître des palais et des bouges,  
Le roi Guillaume sort, coiffé  
D'une casquette à galons rouges.  
Il est simple, ayant triomphé.

A travers la campagne verte,  
Il passe d'un air indulgent  
Dans sa calèche découverte,  
Entre deux cuirassiers d'argent.

Puis il rentre. O gaietés champêtres !  
Pendant qu'il dîne, on fait un peu  
De musique sous ses fenêtres.  
C'est bien modeste pour un dieu !

Haïssant la lâcheté vile  
Et mal instruits aux trahisons,  
Tous les habitants de la ville  
Sont enfermés dans leurs maisons.

Mais, sous leurs cheveux en broussailles  
Le visage de blanc couvert,  
De fausses « *dames de Versailles* »  
Agrémentent le tapis vert.

Ce sont les rousses fiancées  
De tout le monde, — au cœur bavard,  
Que, par décence, on a chassées  
De nos cafés du boulevard.

Les officiers, par politesse  
Pour des Phrynés que nous cotons,  
Disent : « Madame la comtesse, »  
Au nez rose de ces Gothons,

Et s'inclinent jusqu'à leur ventre.  
Le soir vient. Lise et Turlupin,  
Tout ce beau monde en carton — rentre  
Dans quelque boîte de sapin,

Et sur toi, dans les maisons closes,  
Sans lumière dans leur mur blanc,  
France des épis et des roses,  
Ou verse des larmes de sang !

Cependant les officiers glabres,  
Avec un cynisme innocent,  
Font traîner lourdement leurs sabres  
Sur le pavé retentissant,

Et l'on entend, sous les murailles  
Qui déjà tressaillent d'espoir,  
Cet absurde bruit de ferrailles  
Déchirer le silence noir.

Novembre 1870.

---

## AUX COMPAGNIES DE GUERRE

DU DIX-HUITIÈME BATAILLON

Pour notre pays, que dévore  
Un envahisseur exécré,  
Frères, vous allez, à l'aurore,  
Combattre le combat sacré!

O forgerons de notre histoire !  
Vous partez, libres et joyeux,  
Et déjà l'ardente Victoire  
Semble étinceler dans vos yeux.

Vous courez à la délivrance,  
Cœurs fiers que rien ne peut briser,

Emportant le nom de la France  
A vos lèvres, comme un baiser ;

Et vous mêlez l'Hymne française,  
Toute pleine de vos amours,  
L'incorruptible *Marseillaise*  
Au long roulement des tambours !

Allez dans la plaine meurtrie  
Vaincre ces maudits. Il le faut.  
Ici l'adorable Patrie  
Vous encourage, et Dieu là-haut !

Sur le Vandale, sur ce rustre  
Allez venger le vieil affront ;  
Allez vers la bataille illustre,  
Et tous iront, tous vous suivront !

Pour briser l'exécrable piège,  
Tous vous suivront au grand soleil :  
Les vieillards aux cheveux de neige  
Et les enfants au front vermeil.

Et nous chasserons le barbare  
Ivre de haine et de trépas,

Jusque vers son pays avare  
Dont le sol ne le nourrit pas !

Frères ! sous le canon qui tonne  
Entendez frémir nos bourreaux.  
Il dit, l'ennemi qui s'étonne :  
« Quel est ce peuple de héros ?

Trahi, vaincu, dans les fumées  
Il ressuscite, vigilant ;  
Il se relève, et les armées  
Jaillissent de son cœur sanglant ! »

Oui, c'est l'heure des grands spectacles !  
Compagnons, vous triompherez.  
S'il faut d'impossibles miracles  
De bravoure, vous les ferez.

Et déjà de son auréole  
Ennobliant jusqu'aux haillons,  
Voici que la Victoire vole  
Sur le front de nos bataillons.

Allez donc ! Nous saurons vous suivre  
Et marcher dans votre chemin :

La voix des fanfares de cuivre  
Retentit. Frères, à demain !

Décembre 1870.

---

### SCAPIN TOUT SEUL

Or un nouvel acteur bouffon  
Vient, jouant le tortionnaire,  
Prendre son haleine au typhon  
Et ses hurlements au tonnerre.

Sans tache, comme un aubépin,  
Il porte, dans sa gloire insigne,  
L'habit blanc qui sied à Scapin,  
Couleur de la neige et du cygne.

Mais il perce l'azur du ciel  
Avec sa moustache effroyable  
Qui n'a rien d'artificiel,  
Et, sacrant toujours comme un diable,

Il fait rage avec son manteau,  
Comme pour éteindre Gomorrhe, —  
Car il fait les don Spavento,  
Les Fracasse et les Matamore.

— « Ah! tête! Ah! ventre! Ah! Belphégor!  
Dit-il, qui faut-il que je perce  
Tout d'abord, ou le grand mogor  
Ou bien le grand sophi de Perse? »

Donnons. Ferme. Poussons. Tenez.  
Ah! morbleu! si je m'évertue!...  
Soutenez, marauds, soutenez.  
Ah! coquins! Ah! canaille! Tue! »

Il reprend : « J'ai mis aujourd'hui  
Mars et Jupiter dans les bagnes.  
Ah! veillaques! je suis celui  
Dont le fer tranche les montagnes!

Surtout, s'il a peur de l'éclair,  
Que nul, quelle que soit sa taille,  
N'aille, ni dans l'eau ni dans l'air,  
Franchir mes lignes de bataille!



Fût-ce un pigeon qui suit le vent,  
Je ne m'en inquiète guère ;  
Le pigeon passera devant  
Les juges du conseil de guerre.

Pour les dépêches, qu'en ballon  
La brise emporte par surprise,  
Elles me trahissent, et l'on  
Jugera, s'il le faut, la brise.

Et si, tremblantes à demi,  
Les étoiles, ouvrant leurs voiles,  
Renseignent sur moi l'ennemi,  
Je fusillerais les étoiles ! »

Parlant ainsi, lorsqu'il s'émeut,  
De massacres et de désastres,  
Matamore fait ce qu'il peut  
Pour ferrailler contre les astres.

Et lorsque, non sans un soupir,  
Planté devant un mur d'auberge,  
Il a tailladé le zéphir,  
Il essuie encor sa flamberge.

C'est ainsi que, cherchant le trait,  
Par ces époques insalubres,  
Monsieur de Bismark se distrait  
En jouant les Scapins lugubres.

Décembre 1870.

---

### A MEAUX, EN BRIE

Avec ses cohortes guerrières  
Ayant traversé les hameaux,  
Après avoir quitté Ferrières,  
Le bon roi Guillaume est à Meaux.

Comme il chemine vers les banques,  
Dans le but de les prendre en flanc, —  
Sur la place, des saltimbanques  
Regardent le monarque blanc.

Ces gais comédiens en fête,  
Ces Rachels et ces Frédéricks  
De rencontre, dont la tempête  
A léché les pâles carricks,

C'est Atala, c'est Zéphirine,  
Fleur que Sosthènes invoquait,  
Et Gringalet, que tout chagrine,  
Et leur maître à tous, Bilboquet.

Or, dans la ville de province  
Toute noire de Bavaïois,  
Ils se dévisagent, le prince  
Des bouffons et le roi des rois.

Tous deux sont grands et font campagne.  
Si Guillaume, le pourfendeur,  
A la fureur de Charlemagne,  
Bilboquet en a la splendeur.

Car sur son dos le carrick flotte ;  
Et, flamboyant devant ses pas, —  
Comme il s'en fit une culotte,  
La pourpre ne l'étonne pas.

Le grand saltimbanque fantasque  
Voit l'aigle de cuivre écrasé  
Sur le cuir miroitant du casque  
Dont se coiffe le roi rusé ;

Alors, ôtant son feutre glabre,  
Que chaque ouragan bossuait,  
Et qui fut fait à coups de sabre,  
Il dit ces mots : « O Bossuet !

Chacun à sa manière dîne.  
Qu'un aiglon soit un bon régal  
Étant mis à la crapaudine,  
Je le veux bien. Mais c'est égal,

J'admire, en riant comme un faune  
En ce monde rempli de maux,  
Qu'un tel oiseau de cuivre jaune  
Soit aujourd'hui... l'aigle de Meaux ! »

Décembre 1870.

---

## ESPÉRANCE

Cher être pour qui nuit et jour  
Frémit notre âme révoltée,  
Patrie, ô notre seul amour,  
O ma patrie ensanglantée !

O toi, pour qui sur les sommets  
S'envole à Dieu notre prière,  
On te croyait morte à jamais :  
Non, tu te relèves, guerrière !

Tes bras affaiblis et mourants  
Se sont roidis, tout noirs de poudre ;  
L'éclair de tes yeux fulgurants  
Lutte avec l'éclair de la foudre,

Et tu viens, avec tes canons,  
Dans la grande plaine enflammée,  
Criant à l'ennemi tes noms,  
O République ! France armée !

Tu marches par les champs fumants,  
Au cri de tes musiques fières,  
Ici fauchant les régiments,  
Et là franchissant les rivières !

Et tes généraux, qui vers toi  
Tournent leur front docile et tendre, —  
Levant leur glaive sans effroi,  
Disent à la mort : « Viens nous prendre ! »

Et tout change enfin ! et je vois,  
Aux pâles hordes échappées,  
Les Victoires, comme autrefois,  
Suivre le vent de leurs épées ;

Et le ciel lui-même a souri  
Dans la nue, et je vois, ô France !  
Flotter devant ton front chéri  
Le voile bleu de l'Espérance !

Décembre 1870.

-----

## MONSTRE VERT

Doucement... ce n'était qu'un rêve. O lâche  
conscience, comme tu me tourmentes !

SHAKESPEARE. *Richard III.*

De Moltke est assis. Triste, il bout  
Dans ses colères anxieuses.  
Près de lui se tiennent debout  
Deux guerrières silencieuses.

L'une est plus pâle que la Mort ;  
 Sa main en fuseau se termine,  
 Et, les dents longues, elle mord  
 Le vide. On la nomme Famine.

L'autre est terrible à voir. Rampants,  
 Sifflants, tordant leur annelure  
 Sur son front, un tas de serpents  
 Hideux lui sert de chevelure.

Son visage effroyable est vert ;  
 Et flamboyant sur ses dents plates,  
 Dans sa bouche, rictus ouvert,  
 Volent trois langues écarlates.

Une Gorgone sur le sein,  
 Chimère qui semble vivante,  
 Elle a dans ses mains le tocsin  
 Funèbre : on la nomme Épouvante.

Le général, dont les douceurs  
 Sont au-dessus de tout éloge,  
 Lève ses yeux vers les deux sœurs,  
 Et tour à tour les interroge.

— « Famine, dit-il, apprends-moi  
Si les Parisiens se rangent.

— Non, répond la Stryge. O mon roi,  
Je n'ai pas de bonheur. Ils mangent !

— Problème profond comme un puits !  
Ils mangent ! C'est de la féerie, »  
S'écrie alors de Moltke. Puis  
Interpellant l'autre Furie,

— « As-tu su les pousser à bout,  
Guerrière, de serpents couverte ? »  
Demande-t-il. — « Moi ? pas du tout,  
Lui répond la figure verte.

Seigneur, le but n'est pas atteint !  
Ils ont vu (cela m'ensorcelle,)  
Que j'étais faite en papier peint,  
Et que vous teniez ma ficelle ! »

Décembre 1870.





## LES CHEFS

L'heure formidable où nous sommes  
Ne veut pas que nos généraux  
Ne soient que des conducteurs d'hommes.  
Ils sont soldats, ils sont héros,

Et comme ceux qui, d'habitude,  
Faisaient flamboyer leur cimier  
Où le choc était le plus rude,  
Et, Roland ou François Premier,

Mettaient la main à la besogne,  
Ils osent, s'en souciant peu,  
Combattre sans nulle vergogne  
Et montrer leur poitrine au feu.

Il ne faut pas qu'on les en raille !  
La folle bravoure leur sied.

Quand leurs chevaux sous la mitraille  
Tombent, ils vont encore à pied ;

Ils vont vers la Mort, cette louve,  
La nuit, lui barrant le chemin,  
Et la rouge aurore les trouve  
Un tronçon de sabre à la main !

Puis, ignorant l'orgueil servile,  
Noirs de poudre, sanglants, blessés,  
Ces vainqueurs rentrent dans la ville,  
Triomphants, et les yeux baissés.

Leurs âmes n'étant point esclaves,  
Chacun d'eux pour la tombe est prêt.  
S'ils pouvaient, ces braves des braves,  
Envier quelqu'un, ce serait

Celui qui succombe en silence,  
Beau de sa mâle austérité,  
Veillé sur son lit d'ambulance  
Par une sœur de charité,

Et qui, pâle, étend sa main blanche;  
Voulant conjurer nos malheurs,  
Tandis que vers son front se penche  
Un vieux soldat qui fond en pleurs.

Décembre 1870.

---

## SABBAT

Ah ! au milieu du chant, une souris rouge  
lui a jailli de la bouche.

GOETHE. *Faust.*

C'est le sabbat. Des femmes nues  
Aux ailes de chauve-souris  
Volent prestement dans les nues,  
Au-dessus des toits de Paris.

GERMANIA mène la danse,  
Plus folle qu'un cheval sans mors  
Ou qu'une urne qui n'a plus d'anse,  
Sur la colline où sont les morts.

Cette Gretchen dorée et blanche,  
Dans ses prunelles de saphir  
Montre des reflets de pervenche.  
Elle frémit pour un zéphir

Ou pour un brin d'herbe qui bouge,  
Comme une Agnès au temps jadis ;  
Mais parfois une souris rouge  
Sort de sa bouche aux dents de lys !

En face d'elle se trémousse  
Un cuirassier, brillant Myrtil ,  
Qui fait merveille sur la mousse.  
— « Oh ! le beau sabbat ! lui dit-il ;

Sous ce brillant habit de reître,  
Sans plume de coq ni manteau ,  
Qui diable pourrait reconnaître  
Le vieux compère Méphisto ?

D'où je viens avec mon amante,  
On ne s'en doutera jamais,  
Et je veux, ô ma Bradamante,  
Vous faire impératrice ! » — Mais ,

Comme il la berce d'un tel conte,  
 Embéguiné dans ses amours,  
 De Moltke dit : « Pardon, cher comte !  
 On vous reconnaîtra toujours,

Tant votre valeur a de lustre, —  
 Fussiez-vous même à Fernambouc ;  
 Et là, dans votre botte illustre  
 On voit-très bien le pied de bouc ! »

Décembre 1870.

---

## LA FLÈCHE

Germain ! venus de vos royaumes  
 Avec un détestable espoir,  
 Voyez-vous ce cœur de fantômes  
 Qui semblent sortir du ciel noir ?

Blêmes sur les vagues ténèbres,  
 Ils souffrent d'horribles tourments  
 En voyant vos exploits funèbres, —  
 Et ce sont les grands Allemands !

C'est Herder et c'est Kant, génies  
Parmi le peuple des esprits ;  
C'est Lessing, dont vos gémonies  
Excitent le noble mépris ;

C'est Gœthe, dont le front splendide  
Sur vous comme un astre avait lui,  
Qui de son regard de Kronide  
Vous foudroie, et c'est, après lui,

Ce roi d'une foule éternelle,  
Ce pur, ce glorieux Schiller  
Baissant jusqu'à vous sa prunelle  
D'où jaillit un farouche éclair.

O Germains ! que vos rois se louent  
De recoudre leurs vieux États :  
Ces divins spectres désavouent  
Leurs lauriers et leurs attentats !

Et lui, ce poète lyrique  
Dont la Muse avait déchiré  
Toute leur pourpre chimérique ;  
Lui, le *Prussien libéré*,

Heine, le fils d'Aristophane,  
 Sous le succès empoisonneur  
 Voit, comme une fleur qui se fane,  
 Se sécher votre antique honneur !

Et, comme vos hommes de proie  
 Vantent leur triomphe, — si laid !  
 En son inextinguible joie  
 Il en rit, comme un dieu qu'il est !

Puis, le front tourné vers la horde  
 Que mènent monsieur de Bismark  
 Et son vieux maître, il tend la corde  
 Effrayante de son grand arc ,

Et, visant à leurs cœurs de glace,  
 Vengeur dédaigneux et serein ,  
 De sa main charmante il y place  
 Une flèche, lourde d'airain.

Ou si ce n'est lui, c'est son ombre  
 Qui fait cet exploit d'Apollon.  
 Archer vainqueur, sur le tas sombre,  
 Plus rapide qu'un aquilon ,

Il lance la Rime avec joie,  
En secouant ses cheveux roux,  
Et dans l'air s'envole et flamboie  
Le messager de son courroux.

Ah ! vos maîtres à l'âme sèche !  
Ils emporteront dans leur chair  
Le dard aigu de cette flèche  
Jusqu'au pays qui leur est cher !

Les conquérants, bouchers en fête,  
Se plaisent au charnier sanglant,  
Mais le justicier, le poète  
Leur décoche le trait sifflant,

Et c'est pour toujours qu'il les blesse !  
La morsure du fer vermeil  
S'empare d'eux et ne leur laisse  
Jamais ni repos ni sommeil.

Éternel outil de martyr,  
Même dans le songe enflammé,  
La cruelle flèche du Rire  
Accroît leur mal envenimé,



Et la puissante main d'Hercule  
Ne leur ôterait pas du flanc  
Le dard terrible et ridicule  
Qu'ils teignent toujours de leur sang.

Décembre 1870.

---

## LA RÉSISTANCE

STATUE DE FALGUIÈRE

La force immatérielle vaincra la force brutale  
et, comme l'ange de Raphaël, mettra le pied  
sur la croupe monstrueuse de la bête.

THÉOPHILE GAUTIER. *Musée de Neige.*

O Paris ! un sculpteur qui pense  
A ton grand cœur que rien ne tue,  
A figuré ta RÉSISTANCE  
Dans une héroïque statue.

Frêle et vaillante, âme gauloise  
Dans son amour puisant sa force, —  
D'un geste superbe, elle croise  
Ses bras frémissants sur son torse;

Son pied nu, qui sur une pierre  
Se crispe avec idolâtrie,  
Semble s'agrafer à la terre  
Adorable de la Patrie;

Comme pour dégager sa joue  
A l'harmonieuse courbure,  
Fiévreusement elle secoue  
En arrière sa chevelure,

Et montre à l'adversaire horrible  
Qui médite encor quelque ruse,  
Sa tête, pour lui plus terrible  
A voir que celle de Méduse.

Telle en sa blancheur est éclosé  
Cette belliqueuse Charite,  
Que, dans sa merveilleuse prose,  
Gautier, notre maître, a décrite.

Vivante dans la phrase ailée,  
C'est là que la race future  
Pour laquelle il l'a ciselée  
La trouvera, splendide et pure.

Car plus fragile que le givre,  
 Cette Ode à nos jeunes armées  
 Était destinée à ne vivre  
 Que dans nos mémoires charmées.

En effet, dans sa foi profonde  
 Pour une majesté si rare,  
 L'artiste qui la mit au monde  
 Avait dédaigné le Carrare;

Même, pour une telle image,  
 Le Paros, dont la Terre est vaine  
 Parce que tout lui rend hommage,  
 N'eût pas eu d'assez blanche veine.

A cette tragique déesse,  
 Svelte et forte comme un jeune arbre  
 Et si fière, il fallait, ô Grèce,  
 Mieux que ta pierre et que ton marbre!

Et c'est pourquoi, tel qu'un poète  
 Méditant sa divine stance,  
 Quand Falguière eut mis dans sa tête  
 De figurer LA RÉSISTANCE,

Il choisit la neige, — subtile,  
Candide, étincelante, franche;  
La chaste neige en fleur, qu'Eschyle  
Nomme *la neige à l'aile blanche*;

La neige, près de qui l'écume  
De la mer, qui vogue indécise,  
Et le lys sont gris, — et la plume  
Du cygne éclatant, paraît grise.

Il se souvint, l'âme éblouie,  
Que rien, pas même un lys céleste,  
N'égale en splendeur inouïe  
L'ardente vertu qui nous reste;

Et prenant la neige lactée  
Pour la pétrir sous la rafale,  
O RÉSISTANCE, il t'a sculptée  
Dans cette matière idéale!

Décembre 1870.



## LES PÈRES

Riant à la dent qui le mord ,  
Plein d'une joie ardente et sûre ,  
Un jeune franc-tireur est mort ,  
Ces jours derniers , de sa blessure.

Nulle terreur sur son chevet  
Ne secoua l'ombre morose  
De son aile noire. Il avait  
Seize ans , et sa joue était rose.

Seize ans ! doux âge filé d'or !  
Éclat de l'aurore première  
Où sur nos fronts on voit encor  
Flotter des cheveux de lumière !

Quand la Mort, hélas ! triomphant ,  
Eut rendu jaunes comme un cierge  
Le front mâle de cet enfant  
Et ses lèvres de jeune vierge ,

Le père, d'abord interdit  
Par l'épouvantable souffrance,  
Lorsqu'il s'en réveilla, ne dit  
Que ces mots : « Dieu garde la France ! »

Décembre 1870.

---

### LA FAUSSE DEPÊCHE

Sachant qu'il nous reste du pain...  
Et des confitures de pêche,  
Le Prussien, passé Scapin,  
Nous bâcle une fausse dépêche;

Puis il nous l'envoie, — on se sent  
Ravi de ces ruses de guerre, —  
Par un pigeon bien innocent  
Qu'il nous a pris sur le *Daguerre*,

Et la signe : *Lavertujon* !  
Mais Paris s'en frotte la panse :  
En vérité, le plus pigeon  
Des trois n'est pas celui qu'on pense.

•

La farce dont on crut subtil  
De charger la pauvre colombe,  
Était cousue avec un fil  
Blanc comme la neige qui tombe.

Ah ! ce conte du pigeonneau  
D'une franche gaité ruisselle !  
Attila devient Calino !  
Cyrus pille Cadet-Rousselle !

Donc, aigle prussien, après  
Avoir volé, farouche et sombre,  
Sur tant de morts, que les cyprès  
Ne couvriront pas de leur ombre ;

Après avoir, cruel et sec,  
Ouvert tant de blessures noires,  
Et si longtemps rougi ton bec  
Dans le charnier de tes victoires ;

Las enfin d'avoir triomphé,  
Devant l'Europe spectatrice  
Tu reviens te montrer, coiffé  
De la perruque de Jocrisse !

Décembre 1870.

## TRAVAIL STÉRILE

### LE POÈTE

O vous qui fûtes les amants  
De toutes les vertus naguères,  
Que faites-vous, bons Allemands,  
Dans ces épouvantables guerres?

Jadis on voyait parmi vous  
Des Achilles et des Pindares :  
Que fais-tu, peuple brave et doux,  
Au milieu des soldats barbares?

### LES ALLEMANDS

Ah! nous pensions, en vérité,  
Fils de la patrie allemande,  
Combattre pour sa liberté!  
Mais un cuirassier nous commande;

Nous sommes blessés, nous saignons,  
La liberté mourante expire,



Et dans notre sang nous teignons  
La pourpre d'un nouvel empire!

LE POETE

Vous, braves bourgeois de Leipsick,  
Où vous mènent ces chefs serviles?

LES BOURGEOIS

Pour plaire au moderne Alaric,  
Bourgeois, nous détruisons les villes.

LE POETE

Et vous, commerçants de Hambourg?

LES COMMERÇANTS

C'est avec la Mort, qui nous berce,  
Qu'à présent, au bruit du tambour  
Nous continuons le commerce.

LE POETE

Et vous, ô banquiers de Francfort?

LES BANQUIERS

Notre échéance est toute prête :

Chaque jour, de plus en plus fort,  
Le Carnage sur nous fait traite.

LE POETE

Et vous, tisserands de Stuttgart?

LES TISSERANDS

Sombres ouvriers en démence,  
La main roidie et l'œil hagard,  
Nous tissons un linceul immense.

LE POETE

Et vous, écoliers de Munich  
Et gais écoliers de Tubingue?

LES ÉCOLIERS

Nous étudions, en public,  
L'art où le bourreau se distingue.

LE POETE

Et vous, brasseurs de Nuremberg?

LES BRASSEURS

Nous brassons un triste breuvage,  
Froid comme la neige au Spitzberg,  
Et sinistre, et d'un goût sauvage.

LE POÈTE

Et vous, hommes des temps anciens,  
 Quel est le labeur dérisoire  
 Qui vous mêle à ces Prussiens,  
 Bûcherons de la Forêt-Noire?

LES BUCHERONS

Exilés sur le grand chemin,  
 Dans l'horreur qui nous environne,  
 Nous frappons, la cognée en main,  
 Pour l'éternelle Bûcheronne.

LE POÈTE

O bons Allemands qui, les nuits,  
 Roulez vos angoisses profondes,  
 Songez-vous aux navrants ennuis  
 De vos femmes aux tresses blondes?

LES ALLEMANDS

Nous, les fils du pays du Rhin,  
 Où naît la grappe savoureuse,  
 Nous marchons sous le joug d'airain,  
 Pour accomplir une œuvre affreuse,

Pâles, maudits, courbant nos fronts,  
Menés comme l'esclave russe;  
Et c'est ainsi que nous aurons  
Travaillé pour le roi de Prusse!

Décembre 1870.

---

### LES ENFANTS MORTS

Faute d'un lait qui les nourrisse,  
Les tout petits enfants, que mord  
Une flamme exterminatrice,  
Défaillent, glacés par la mort.

Les petits enfants meurent, meurent,  
O pauvres anges familiers!  
Il en est bien peu qui demeurent :  
On les emporte par milliers.

Avec des fureurs imbéciles,  
Nous restons là devant nos seuils,  
A regarder en longues files  
Passer les tout petits cercueils.

O chers petits ! leur œil se vide  
 Et s'enfonce dans un brouillard ;  
 En deux jours, leur front qui se ride  
 Ressemble à celui d'un vieillard,

Puis, hélas ! charmants petits cygnes,  
 Orgueil fleuri de la cité,  
 Ils meurent avec tous les signes  
 Affreux de la caducité.

Roi Guillaume ! à l'heure inconnue  
 Où notre âme, dans l'azur bleu,  
 Frissonne épouvantée et nue  
 Devant la colère de Dieu ;

A l'heure où, sans que nulle excuse  
 Apaise ses yeux fulgurants,  
 La victime sanglante accuse  
 Les meurtriers et les tyrans ;

A l'heure où les soldats, que paie  
 Ton empire aux fureurs voué,  
 Te montreront ouvrant sa plaie  
 Leur flanc hideusement troué ;

A l'heure où tant de femmes pâles  
Tordant leurs minces doigts de lys,  
L'horreur sur leurs têtes spectrales,  
Viennent hurler : — « Rends-nous nos fils ! »

Tu sauras bien que leur répondre !  
Tu leur diras : — « Au champ lointain,  
Le rang que le boulet effondre  
Est la pâture du Destin.

Ils étaient tous ce que nous sommes,  
Des voyageurs nés pour souffrir ;  
C'étaient des soldats et des hommes,  
Partant destinés à mourir ! »

Tu diras ainsi, roi Guillaume,  
Pour tromper le maître attentif.  
Mais quand le tout petit fantôme  
S'approchera de toi, pensif ;

Lorsque, sans peur de ton épée,  
Les tout petits, avec leurs doigts  
Grands comme des doigts de poupée,  
Débiles, sans regard, sans voix,

Te désigneront à Dieu même  
Que rien ne saurait abuser,  
Et lorsqu'ils tendront, flasque et blême,  
Leur petit bras, pour t'accuser ;

Quand paraîtront, ô toi qui navres  
Le désespoir et la vertu,  
Ces anges devenus cadavres,  
Dis-moi, que leur répondras-tu ?

Janvier 1871.

---

## ALSACE

Toute désolée et meurtrie,  
Notre Alsace, en proie aux horreurs,  
Dans son sein de mère patrie  
Nous trouve encor des francs-tireurs.

Où se forment-ils ? On l'ignore.  
Calmes et le fusil aux doigts,  
On les voit paraître à l'aurore,  
Devant quelque bouquet de bois

D'où leur troupe au combat s'élance,  
Ou bien émerger d'un rideau  
D'arbres noirs, ou bien en silence  
Suivre quelque petit cours d'eau.

Leur flot se masse ou s'éparpille ;  
Harcelant, pillant les convois,  
Ils fusillent, on les fusille ;  
Ils vont, par les temps les plus froids,

Affrontant la neige brûlante  
Et le plomb qui siffle à l'entour,  
Embrasser une mort sanglante  
Avec de grands transports d'amour.

Mais en vain le plomb les dévore :  
Exterminés, ils sont vivants ;  
On les entend crier encore  
Le nom de France aux quatre vents ;

Et l'Alsace française admire  
Sur son vieux sol bouleversé,  
Ces enfants au hardi sourire  
Qui renaissent du sang versé !

Janvier 1870



## L'EMPEREUR

L'empire est fait. Le roi, que flatte  
L'Europe, attentive à son jeu,  
Marche dans la pourpre écarlate  
Et tient en main le globe bleu.

Tandis que les rois, dans leur force,  
Ne sont que Victor ou que Jean,  
Superbe, il peut couvrir son torse  
De la cuirasse de Trajan.

Il est le divin porte-glaive;  
Et les Allemands indécis  
N'osent plus affronter qu'en rêve  
Le froncement de ses sourcils.

Cachant son regard insondable,  
Ainsi qu'une idole d'airain,  
Il pose sa main formidable  
Sur l'épaule du dieu du Rhin.

L'univers avec lui respire!  
Mais tout à coup, — est-ce un hasard? —  
Vibre un énorme éclat de rire,  
Qui raille le nouveau César.

Qui donc? lui! comme un roi vulgaire,  
On le raille! O deuil! ô courroux!  
Assemblez les conseils de guerre,  
Et graissez à neuf les verrous!

Cherchez une tombe bien noire  
Qui cache au monde extérieur  
Cet insulteur de votre gloire,  
Cet être effronté, ce rieur!

Non, non, ne dérangez personne,  
Geôliers de l'empire naissant;  
Car ce rire effrayant qui tonne,  
Ce grand rire retentissant,

Ce rire surhumain qui roule  
De la terre jusqu'au ciel bleu,  
Fort comme celui d'une foule  
Et clair comme celui d'un dieu,

Et qui fait trembler l'Allemagne,  
Sort, beau de joie et de fureur,  
De la tombe de Charlemagne :  
C'est Lui qui rit, Lui, l'Empereur !

Janvier 1870. •

---

### MARGUERITE SCHNEIDER

Qu'elles sont toujours romantiques,  
Ces Gretchens aux chastes profils,  
Ayant à leurs yeux angéliques  
Des fils de la vierge pour cils !

Quels tendres lys ! et comme il prouve  
Des cœurs faits idéalement,  
Ce paquet de lettres qu'on trouve  
Sur tout fusilier allemand !

Marguerite Schneider, fleur rose  
Ayant en son cœur un aspic,  
Écrit en cette aimable prose  
A son amant Jean Diétrich :

« Bien-aimé, si chez l'hérétique  
Où tes deux mains vont grapiller,  
Tu passes par quelque boutique  
Où les soldats pourront piller,

Au milieu des tas de merveilles,  
Ne manque pas de me choisir,  
S'il te plaît, des boucles d'oreilles ;  
Elles me feront grand plaisir. »

Ah ! flamboyante d'étincelles,  
Cette lettre au ton résigné  
Passe de bien loin toutes celles  
De Madame de Sévigné !

On y savoure, avant la noce  
Que précéderont les cadeaux,  
Un joli goût d'amour féroce  
Qui vous laisse un froid dans le dos.

C'est pourquoi, fleur plus délicate  
Que le blanc duvet de l'eider,  
O vierge que la brise flatte,  
Jeune Marguerite Schneider,

Je veux à la race future  
Te montrer, fille au divin nom,  
Riante sous ta chevelure  
Et portant aux oreilles, non

De tremblants bijoux dont l'or bouge,  
Mais cet ornement tout romain,  
Deux gouttelettes de sang rouge;  
Oui, deux gouttes de sang humain ,

Ne tombant pas, mais toutes prêtes  
À tomber sur tes blancs habits;  
Et te faisant, riches fleurettes,  
Des pendeloques de rubis.

Et tu seras toujours en fête  
Devant l'universel public!  
Ainsi, cher enfant, le poète,  
Plus heureux que Jean Diétrich,

Grâce au miracle de la lyre,  
T'aura pu fournir, tout entier,  
Le présent que ton cœur désire,  
Sans piller aucun bijoutier;

Et toujours, sous les fleurs vermeilles  
De ton visage rose et blanc,  
On pourra voir à tes oreilles  
Pendre les deux gouttes de sang !

Janvier 1870.

---

### LES LARMES

Dans l'air, où son drapeau qui bouge  
Flotte au-dessus des chapiteaux,  
Yisant d'abord à la croix rouge  
Qui protège les hôpitaux,

Et jonchant les nefs des églises  
De tristes cadavres meurtris  
Qui tombent sur les dalles grises,  
Les obus pleuvent sur Paris.

Et tout là-bas, dans les fumées,  
Les Allemands à l'œil flottant  
Disent : « Notre Dieu des armées  
Dans les cieux doit être content.

Il se réjouit, d'ordinaire,  
 Lorsqu'au lieu de balbutier,  
 Nous faisons sortir un tonnerre  
 Du flanc de nos monstres d'acier.

Parmi ces orages de fonte,  
 La gaîté dilate son flanc  
 Lorsque vers sa narine monte  
 Une épaisse vapeur de sang.

Son calme regard qu'il promène  
 Sur la campagne, hier en fleur,  
 Aime ces tas de chair humaine  
 Broyés, sans forme ni couleur,

Qu'a terrassés notre bravoure  
 Pour le triomphe de César ;  
 Et ce spectacle, il le savoure  
 Comme un délicieux nectar.

Car il est le Vengeur sinistre,  
 Coupant l'univers par moitié,  
 La Guerre est son fauve ministre.  
 Il ne connaît pas la pitié.

Il ne permet qu'aux siens de vivre,  
Et, sous les éclairs fulgurants,  
Mieux que d'un cantique, il s'enivre  
Du râle sombre des mourants.

Dédaigneux des corps et des âmes,  
Il plaît à ce maître jaloux  
De voir les enfants et les femmes  
Exterminés comme des loups ;

Et dans les villes, ces auberges  
Où tombent nos obus hideux,  
Il aime à voir les corps des vierges  
Brutalement coupés en deux. »

Ainsi de vos lèvres pâmées  
Louant, ô rêveurs Allemands,  
Le farouche dieu des armées  
Que proclament vos hurlements,

Vous vous enorgueillissez même,  
Lorsque souffle et mugit l'autan,  
D'avoir mis ce cuirassier blême  
Sur un vieux trône de titan ;



Et vous trouvez encor des charmes  
 A l'assourdir de vos hurrahs. —  
 Mais cependant, les yeux en larmes,  
 Jésus emporte dans ses bras

Jusqu'aux demeures sidérales,  
 Où les anges sont prosternés,  
 Les pauvres petits enfants pâles  
 Que vous avez assassinés.

Janvier 1870.

---

### UN VIEUX MONARQUE

Un monarque aux favoris blancs,  
 Turbulent, ivrogne et féroce,  
 Affronte les passants tremblants  
 Et gonfle sa poitrine en bosse.

Il est rouge comme du vin.  
 — « Par Bacchus! dit-il, on me brave!  
 Moi le héros, l'homme divin!  
 Moi, le triomphant! moi le brave!

Moi, le vieux qui, depuis longtemps,  
Ai conquis, montrant ma semelle,  
L'Europe et tous ses habitants  
Et les enfants à la mamelle !

Moi qui puis à mon gré vêtir  
Le bleu riant que chacun flatte,  
Ou la vieille pourpre de Tyr,  
L'azur céleste ou l'écarlate !

Voyez, j'ouvre mon calepin  
Enjolivé d'or et de nacre ;  
Qui veut perdre le goût du pain ?  
Qui faudra-t-il que je massacre ?

Qui donc m'a causé cet ennui ?  
Son destin irrémédiable  
Est de périr dès aujourd'hui,  
Je le tuerai, fût-ce le diable ! »

Or savez-vous qui parle ainsi  
D'une voix rauque et solennelle  
Qui monte parfois jusqu'au *si* ?  
C'est le seigneur Polichinelle.

S'il a pris cet air espagnol  
De fou décrochant une étoile,  
C'est qu'il regrette son Guignol,  
Son palais, sa maison de toile,

Dont un large obus éperdu  
A massacré la vieille gloire,  
L'autre jour, au beau milieu du  
Carrefour de l'Observatoire.

Janvier 1870.

---

## LE FOURRIER GRAF

Le fourrier Graf, ce Scipion  
Semant partout sa gloire éparse,  
N'était au fond qu'un espion!  
C'est le triomphe de la farce.

Pourtant, quels exploits que les siens!  
A la course et même à la nage,  
Il décousait les Prussiens;  
Il en faisait un grand carnage.

Dans le baraquement assis,  
Ce brave, entre deux pirouettes,  
Les enfilait, dans ses récits,  
Comme un chapelet d'alouettes.

Toujours le Prussien, guéri  
De la vie en une seconde,  
Était mort sans pousser un cri ;  
C'était une mine féconde.

Graf ne voulait rien d'exigu ;  
Il vengeait, pieuse démente !  
Un père, comme à l'Ambigu ;  
C'était un guerrier de romance.

Chaque jour, ayant dépêché  
Douze Prussiens, le treizième  
Était par-dessus le marché.  
D'ailleurs il opérait lui-même.

Il les envoyait galamment  
Au pays des apothéoses.  
Pourtant un jour, Dieu sait comment !  
On découvrit le pot aux roses.

S'il s'était fort évertué  
 A tramer des récits féeriques,  
 Graf, en somme, n'avait tué  
 Que des Prussiens chimériques.

Car son bagage tout entier  
 Était fait de ruse et d'astuce ;  
 Bref, il exerçait le métier  
 Que l'on trouve honorable en Prusse.

Le fait est prouvé, sans effort ;  
 Mais (on comprend que c'est dans l'ordre)  
 Le merveilleux nous plaît si fort  
 Que nous n'en voulons pas démordre.

Comme un conte des temps anciens,  
 La légende aimable et futile  
 De Graf tueur de Prussiens  
 S'étend comme une tache d'huile ;

Et, revenant à ses amours  
 Avec des voluptés fantasques,  
 Monsieur Prudhomme dit toujours :  
 — Mais, puisqu'il rapportait les casques !

Janvier 1870.

## CELLE QUI RESTE

Allons ! fortifions nos âmes.  
Ici près, comme un noir tonnerre,  
Un obus a frappé deux femmes,  
Une jeune fille et sa mère.

Voyez, la jeune fille est morte.  
Et la foule, mal résignée,  
L'admire, gracieuse et forte  
Et dans son sang toute baignée.

Elle ressemble aux fleurs vermeilles.  
Pour élever cette enfant blonde,  
La mère avait subi les veilles  
Et l'enfer glacé, dès ce monde.

Pas de bois, peu de nourriture.  
Mais elle était comme en délire  
Quand l'enfant gracieuse et pure  
La caressait dans un sourire !

Elle se disait : « Dans nos bouges  
On a tout souffert : l'esclavage,  
La faim, le froid, mes yeux sont rouges ;  
Mais j'ai gardé ma fille sage !

Elle est simple, docile et juste,  
Elle ne sera pas légère,  
Quelque bon ouvrier robuste  
La prendra pour sa ménagère ;

Et, l'ayant nourrie et baisée  
Comme une mère valeureuse,  
Ce jour-là, je mourrai brisée  
Et bien lasse, mais bien heureuse. »

Illusions ! songe qui navre !  
L'obus est tombé là : qu'importe !  
La jeune fille est un cadavre :  
Elle ouvre son grand œil de morte

Où nul rayon ne se reflète ;  
Et la voilà bien trépassée  
Avec sa lèvre violette...  
Mais la mère n'est que blessée.

Janvier 1870.

PARIS

Ainsi, les nuits dans les tranchées,  
L'arme au pied, — le froid et la faim,  
Les dures angoisses cachées  
D'une attente morne et sans fin ;

Les batailles, les escarmouches,  
Le sang qui coule sur vos pas,  
Et les fusillades farouches  
D'un ennemi qu'on ne voit pas ;

L'ami qui tombe, l'ombre noire  
Où le hasard seul est vainqueur,  
La retraite après la victoire,  
Avec le désespoir au cœur,

Les Parisiens gais et pâles,  
Devenus soldats en un jour,  
Ont subi ces choses fatales  
Avec une extase d'amour.



Enfants d'une mère meurtrie  
Qu'ils adorent tous à genoux,  
Les yeux tournés vers la Patrie,  
Ils ont dit à la Mort : « Prends-nous ! »

Les blessés, fiers de leur martyre,  
Sans baisser leurs regards voilés,  
Ont vu même avec un sourire  
Tomber leurs membres mutilés.

Dans la forteresse où nous sommes,  
Nous avons, sans reprocher rien,  
Rapporté morts des jeunes hommes,  
Et leurs mères ont dit : « C'est bien. »

Paris aux mille renommées  
A levé son front de géant ;  
Il a fait sortir des armées  
De la misère et du néant.

Graveur sur l'or et l'améthyste,  
Tenant son délicat burin,  
Il a su, de sa main d'artiste,  
Fondre les lourds canons d'airain.

Partout, du faubourg Saint-Antoine  
A l'ancien boulevard de Gand,  
Il a mangé son pain d'avoine  
Avec un dandysme élégant ;

Et lorsque l'orage des bombes  
A formidablement tonné  
Sur nos palais et sur nos tombes,  
Ses femmes n'ont pas frissonné.

Tel fut Paris en ses désastres.  
Tel ce héros, dont le front bout,  
Tint son cœur plus haut que les astres,  
Saignant et lassé, mais debout !

Janvier 1870.

---

## LE DOCTEUR

Sous les vieilles solives noires  
Où, racontant leur fabliau,  
Leurs légendes et leurs histoires,  
Bruissent les in-folio,

En pleine vie imaginaire,  
A côté de son chat câlin,  
Le docteur septuagénaire  
Agläus Evig, à Berlin,

Parle à ses tisons de la sorte,  
En tourmentant ses favoris  
D'une blancheur livide et morte :  
— « Lorsque nous aurons pris Paris,

Dit-il, c'est nous, dont l'esprit veille  
En dépit des pharisiens,  
Nous, les Prussiens, ô merveille !  
Qui serons les Parisiens.

Nous pourrons, sans qu'on en disserte,  
Boire sentimentalement  
Le vin de Champagne, qui, certe,  
Sera du Champagne allemand.

Nous écrirons pour les théâtres  
Des pamphlets gais et querelleurs ;  
Nous serons légers et folâtres  
Comme l'abeille sur les fleurs.

A tout propos, nous saurons dire  
D'un ton malicieux et fin,  
Des contes à mourir de rire ;  
Nous aurons le mot de la fin.

Nous fumerons des cigarettes  
Et, mettant le beau monde à sac,  
Nous aurons tous des amourettes  
A la manière de Fronsac !

Ainsi fleurira le poëme  
Depuis longtemps par nous rêvé ;  
Et moi-même, Aglaüs, moi-même  
J'aurai l'air d'un petit-crevé ! »

A ces mots, s'étirant pour cause,  
Et d'un air de puissant mépris  
Baillant, tirant sa langue rose,  
Le chat dit : — « Paris n'est pas pris,

Docteur, je ne sais s'il doit l'être ;  
Mais à jamais, fatalement,  
C'est notre destin, mon cher maître,  
De ne miauler qu'en allemand »

Janvier 1870.

## LA FILLETTE

Dimanche dernier, presque à l'heure  
Où déjà va tomber le soir  
Sur le grand Paris qu'il effleure, —  
Bruyant, et sur le pavé noir

Faisant une joyeuse tache  
Avec son cortège ambulante,  
Devant la pointe Saint-Eustache  
Se tenait un marché volant.

Une laitue, aujourd'hui chose  
Fort rare et bonne pour les fous,  
Grosse comme un bouton de rose,  
Se vendait de six à huit sous.

Bref, comme partout, les légumes  
Étaient hors de prix. — Mais la chair,  
Quand on la revoit dans ces brumes ! —  
Le lapin était cher, fort cher.

Avec des fiertés non pareilles,  
Victime que la gloire émeut,  
Il semblait dire à ses oreilles :  
« Rothschild peut me manger, s'il veut. »

Puis, comme au pays de Silvandré,  
Une Églé, dans ces lieux forains  
Avait apporté, pour la vendre,  
Une cage avec des serins.

Car, dans ce Paris qui se montre  
Héroïquement endurci,  
Comme alouettes de rencontre  
On mange les serins aussi.

Plus loin, d'une voix monotone,  
Une vieille, aux regards peu francs,  
Chantonnait : « C'est pour rien ; je donne  
Ma poule pour trente-six francs ! »

Et la fuyant d'un air morose  
Pour jusqu'au jugement dernier,  
Je vis une fillette rose  
Debout auprès d'un grand panier.

Belle comme un ange en visite,  
Avec de grands yeux résolus,  
Elle était petite, petite ;  
Elle avait six ans tout au plus.

Je regardais, comme une étoile,  
Ce pauvre être charmant, vêtu  
D'une affreuse loque de toile.  
— « Et toi, lui dis-je, que vends-tu ? »

Et l'enfant, les pieds dans la boue  
Près du bureau des omnibus,  
Me dit vite, en enflant sa joue :  
— « Moi, je vends des éclats d'obus ! »

Janvier 1870.

---

## HENRI REGNAULT

Henri Regnault ! La Muse pleure  
Avec un long regard ami  
Ce jeune homme illustre, avant l'heure  
Mort soldat devant l'ennemi.

O Mort, de forfaits coutumière !  
Charmant de sa jeunesse en fleur,  
Il se jouait dans la lumière,  
Créant la vie et la couleur.

Prenant à l'art ses énergies,  
Ses voluptés et ses tourments,  
Il s'enivrait de ses magies  
Et de ses éblouissements.

A travers les étoffes rares,  
Il voyait, d'un œil enchanté,  
Sous l'or et les joyaux barbares  
Vivre l'immortelle Beauté.

Déjà même, ivresse infinie !  
Il sentait, rêveur ébloui,  
L'aile de son naissant génie  
Palpiter au dedans de lui.

Oh ! qui consolera le père,  
En son tourment sinistre et noir  
Tombé du faite où l'on espère  
Dans le gouffre du désespoir ?



Qui le sacrifice lui-même  
De cet enfant insoucieux,  
Qui pour notre rachat suprême  
A donné son sang précieux.

Sa mémoire vaillante et pure  
A vaincu l'oubli meurtrier ;  
A jamais dans sa chevelure  
Verdira le divin laurier,

Et l'Envie aux dents de couleuvre,  
Qui respecte notre sommeil,  
Ne mutilera pas son œuvre  
Où se joue un rayon vermeil.

Hélas ! la danseuse lassée  
Qu'il peignit, folle et sans remords,  
C'est la Destinée insensée,  
Assise parmi des trésors,

Qui, paresseuse et l'œil candide,  
Sans rien vouloir ni rien sentir,  
Joue avec le couteau splendide  
Qui doit immoler un martyr !

Janvier 1870.

VINGT-NEUF JANVIER

Tristes d'une douleur austère,  
Nos combattants, mornes, surpris  
Et leurs fronts baissés vers la terre,  
Viennent de rentrer dans Paris.

Plus de bataille! Plus de fête!  
C'en est fini pour de longs jours,  
Et l'on n'entend plus à leur tête  
Ni les clairons ni les tambours!

Voici les hommes intrépides  
Des bataillons mobilisés,  
Ces braves, du péril avides,  
Par le hâle déjà bronzés.

Leurs fusils qui déchiraient l'ombre  
Avec un flamboyant éclair,  
Sont entourés d'un crêpe sombre.  
Ils les portent, la crosse en l'air.

Sans que rien désormais les touche,  
 Ils s'en vont comme des troupeaux ;  
 Un crêpe aussi, noir et farouche,  
 Entoure les plis des drapeaux.

Puis, ce sont des soldats sans armes,  
 Spectacle amer et douloureux  
 Fait pour nous arracher des larmes !  
 Qui parlent à voix basse entre eux.

Leurs officiers, comme aux parades  
 Impassibles, marchent au pas ;  
 Et, pensant à leurs camarades  
 Qui trouvèrent de beaux trépas,

Songent que la part la meilleure  
 Fut celle de ces combattants.  
 J'en vois un, déjà vieux, qui pleure,  
 C'est un Africain du bon temps,

Athlétique et de haute taille,  
 L'homme de bronze du devoir.  
 Une large balafre entaille  
 Son dur visage, presque noir.

Officiers ou soldats, qu'importe !  
En leur cœur dédaigneux et fier,  
Tous ont une espérance morte  
Dont ils portent le deuil amer.

Nos marins surtout, dont l'orage  
Connaît si bien les fronts hâlés,  
Pâles d'une muette rage,  
Sont frémissants et désolés.

Ils promènent leurs regards vagues  
Au loin, mornes, presque honteux,  
Comme si le gouffre et ses vagues  
Venaient de surgir devant eux.

A leur aspect, le cœur se brise.  
Car il semble, à les voir ainsi,  
Que de loin l'Océan leur dise :  
— « Eh ! quoi, matelots, vous aussi ! »

Et qu'en leur foule résignée,  
Où s'amasse un âpre tourment,  
La voix de la mer indignée  
Se plaigne douloureusement !

Février 1871.

## L'ÉPÉE

Épée aux éclairs furieux,  
Qui, vaillante et de sang trempée,  
Dans la main des victorieux  
Semblais vivre et combattre ; Épée

Qui brillais aux mains de Roland,  
Toi dont toute chair lâche et vile  
Craignait le choc étincelant,  
Arme de Kléber et d'Achille !

Ton rôle est désormais fini.  
Ton noble fer, que rien n'imité,  
N'est plus, en ce brouillamini,  
Qu'un objet symbolique, un mythe.

Il dut, ainsi que tu le vois,  
Céder à l'obus en délire,  
Comme le piano de bois  
A remplacé l'antique lyre.

Jadis, mieux valait, dans le choc  
Des batailles âpres et dures,  
Asséner de bons coups d'estoc  
Que de dessiner des épures ;

Nous avons changé tout cela.  
Désormais la sûre victoire  
Est à celui qui se céla  
Dans un trou, sous la terre noire.

Arès, ménager de ses pas,  
( Certes, bien fol est qui s'y fie, )  
Tourmente avec un grand compas  
Des cartes de géographie ;

Et ce qui vous brise les dents,  
C'est un large pavé de fonte  
Avec du pétrole dedans :  
La méthode est facile et prompte.

Épée à qui, si grands jadis,  
Nous dûmes tout ce que nous sommes,  
Guerrière plus pure qu'un lys,  
O mâle compagne des hommes !

Un bon arithméticien,  
Dédaigneux des récits épiques,  
A détruit tes honneurs anciens  
Par des calculs mathématiques.

Et cependant, sous les cieux clairs  
Où tu promenais l'épouvante,  
Épée aux furieux éclairs,  
Oh ! que tu fus belle et vivante,

Avant qu'en un pays dompté  
Par sa patiente industrie,  
Ce voyageur n'eût apporté  
Sa boîte de géométrie !

Février 1871.

---

## LE LION

Il fait nuit noire au fond de l'ancre,  
Où nul rayon ne vient fleurir,  
Et c'est là, couché sur son ventre,  
Que le grand Lion va mourir.

Sa longue chevelure pâle  
S'affaisse sur son corps tremblant,  
Et voici déjà que le râle  
Sort de sa poitrine, en sifflant.

Or le Renard, plein de génie,  
Vient ainsi qu'un lâche irrité  
Insulter à cette agonie  
Avec un cynisme effronté.

Il dit au Lion : — « Pauvre Sire !  
La vie heureuse et libre fuit  
Ton front plus blême que la cire,  
Et tu vas rouler dans la nuit !

Dans ta prunelle douloureuse  
Que jadis caressait l'air pur,  
Tu n'auras plus que l'ombre affreuse,  
Sans astre, ni plafond d'azur.

Tu subiras l'éternel jeûne  
Et les noirs épouvantements ;  
Et moi je vivrai, je suis jeune !  
Je courrai dans les bois charmants,



Rapide, en mon ardeur furtive  
Plongeant mes yeux dans l'horizon,  
Et buvant aux ruisseaux d'eau vive  
Qui murmurent dans le gazon !

A moi l'inexprimable joie,  
Quand j'aurai, grâce à mes talents,  
Guetté, surpris ma faible proie,  
D'en faire des lambeaux sanglants ! »

Tel, en ce discours plein de haine,  
Le Renard, épiant ses traits  
Affaiblis dans l'ombre incertaine,  
Triomphe du roi des forêts.

Mais lui, levant son œil où brille  
Un rayon presque évanoui,  
En écoutant ce Mascarille,  
Il bâille avec un sombre ennui,

Et fier à son heure dernière  
Comme un prince dans Ilion,  
Il dit, secouant sa crinière :  
— « Je meurs, mais je suis le Lion ! »

Février 1871.

## ÉPILOGUE

Rime, avant cet âge fatal ,  
Voilà bien longtemps, quand la France  
Dans une coupe de cristal  
Buvait le vin de l'espérance,

Sous mon front venant te poser,  
Lors de ces époques heureuses  
Tu chantaïs comme le baiser  
Qui joint deux bouches amoureuses.

Quand la Patrie eut à son flanc  
Reçu la blessure exécrationnelle,  
Lorsqu'il fallut donner son sang  
Pour cette martyre adorable,

Tu résonnas comme un clairon  
Qui raille le danger vulgaire,  
Et ta voix, mieux que l'éperon,  
Fit bondir les coursiers de guerre !

Pleine de confiance encor,  
Tu te jetais dans la mêlée,  
Fière, sous ta cuirasse d'or,  
Ainsi qu'une Penthésilée ;

Et plus d'une fois le vainqueur,  
Atteint jusque dans son génie,  
Tressaillait sous l'accent moqueur  
De ton implacable ironie !

Maintenant, tout à mon souci,  
Je t'entends, parmi les ténèbres,  
Sonner sans trêve et sans merci,  
Comme un glas aux notes funèbres ,

Ou tu gémis, comme les flots  
De la mer qui songe et qui veille.  
O Rime, exhale tes sanglots  
Tout bas, tout bas, à mon oreille.

Et moi, j'étoufferai sans bruit  
Le cri qui de mon cœur s'élance,  
Car étant plongés dans la nuit,  
Il nous faut garder le silence.

Mais que, rendue à notre amour,  
La divine, la bien-aimée  
Sourie à la clarté du jour,  
Sa plaie horrible étant fermée;

Elle entendra ton chant joyeux,  
Qui la caresse et qui la venge,  
Monter éclatant dans les cieux  
Et pareil à la voix d'un Ange !

Février 1871.







## TABLE

	Pages.
<i>A Ildefonse Rousset.</i> . . . . .	1
Le Cavalier. . . . .	1
La Marseillaise. . . . .	3
La Besace. . . . .	5
Les Allemandes. . . . .	8
Les deux Soleils. . . . .	11
Les Villes saintes. . . . .	14
Bonne Fille. . . . .	15
La Populace. . . . .	17
Les Femmes violées. . . . .	18
La Soirée. . . . .	21
La bonne Nourrice. . . . .	23
Un Prussien mort. . . . .	25
Gauchemar. . . . .	28
Le Héros. . . . .	30
La Lune. . . . .	32
Le Charmeur. . . . .	36
La République. . . . .	38
Châteaudun. . . . .	40

	Pages.
Le Turco. . . . .	42
Réplique. . . . .	45
L'Histoire. . . . .	47
Le Rêve. . . . .	49
Le jour des Morts. . . . .	51
Les Fontaines. . . . .	54
Le Moineau. . . . .	56
A la Patrie. . . . .	59
Le Bavaois. . . . .	61
Rouge et Bleu. . . . .	64
Le Cuisinier. . . . .	67
Attila. . . . .	69
Orléans. . . . .	72
Le Mourant. . . . .	76
L'Ane. . . . .	79
Chien perdu. . . . .	83
La Contagion. . . . .	86
Les Rats. . . . .	88
Versailles. . . . .	90
Aux Compagnies de guerre du 18 <sup>e</sup> bataillon. . .	93
Scapin tout seul. . . . .	96
A Meaux, en Brie. . . . .	99
Espérance. . . . .	101
Monstre vert. . . . .	103
Les Chefs. . . . .	106
Sabbat. . . . .	108
La Flèche. . . . .	110
La Résistance, statue de Falguière. . . . .	114

---

	Pages.
Les Pères. . . . .	118
La Fausse Dépêche. . . . .	119
Travail stérile. . . . .	121
Les Enfants morts. . . . .	125
Alsace. . . . .	128
L'Empereur. . . . .	130
Marguerite Schneider. . . . .	132
Les Larmes. . . . .	135
Un Vieux Monarque. . . . .	138
Le Fourrier Graf. . . . .	140
Celle qui reste. . . . .	143
Paris. . . . .	145
Le Docteur. . . . .	147
La Fillette. . . . .	150
Henri Regnault. . . . .	152
Vingt-neuf Janvier. . . . .	155
L'Épée. . . . .	158
Le Lion. . . . .	160
Épilogue. . . . .	163





*Achevé d'imprimer*

LE 20 JUIN M DCCC LXXI

PAR J. CLAYE

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

*Sous presse :*

---

TRENTE-SIX  
BALLADES JOYEUSES

POUR PASSER LE TEMPS

COMPOSÉES A LA MANIÈRE DE FRANÇOIS VILLON

Excellent poète  
qui a vécu sous le règne du roi Louis le onzième

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

ET PRÉCÉDÉES D'UNE

HISTOIRE DE LA BALLADE

PAR

CHARLES ASSELINEAU





91



*Dernières publications.*

LA POÉSIE PENDANT LE SIÈGE :

LECONTE DE LISLE. . .	<i>Le Sacre de Paris</i> , 1 vol. in-18.	» 50
—	<i>Le Soir d'une bataille</i> , 1 vol. in-18.	» 50
FRANÇOIS COPPÉE. . .	<i>Lettre d'un Mobile breton</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
—	<i>Plus de sang!</i> (avril 1871), 1 vol. in-18. . . . .	» 50
ÉMILE BERGERAT. . .	<i>Les Cuirassiers de Reichshoffen</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
—	<i>Le Maître d'école</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
—	<i>Strasbourg</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
—	<i>A Châteaudun</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
—	<i>Hymne à la France</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
ANDRÉ THEURIET. . .	<i>Les Paysans de l'Argonne (1792)</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
CATULLE MENDÈS. . .	<i>La Colère d'un Franc-Tireur</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
—	<i>Odelette guerrière</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
ARMAND RENAUD. . .	<i>Au Bruit du Canon</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
AUGUSTE LACAUSSE.	<i>Cri de guerre</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
FRÉDÉRIC DAMÉ. . .	<i>L'Invasion</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
FÉLIX FRANCK. . . .	<i>La Horde allemande</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
JOSÉPHIN SOULARY. .	<i>Pendant l'Invasion</i> , 1 vol. in-18. . . . .	1 »
ALBERT GLATIGNY. .	<i>Rouen (1431-1870)</i> , 1 vol. in-18. . . . .	» 50
POISLE DESGRANGES.	<i>Pendant l'Orage</i> , 1 vol. in-18. . . . .	2 »
<hr/>		
PARIS ASSIÉGÉ, par JULES CLARETIE, 1 vol. in-18. . . . .		3 »
DE FRÆSCHWILLER A PARIS. — Notes prises sur les champs de bataille par EMILE DELMAS, 1 vol. in-18. . . . .		3 »
CATECHISME POPULAIRE REPUBLICAIN, 1 vol. petit in-12, papier teinté. . . . .		» 50
HISTOIRE POPULAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, 1 vol. petit in-12. . . . .		» 50

*Sous presse :*

POÈMES DE LA GUERRE

PAR ÉMILE BERGERAT

<i>Les Cuirassiers de Reichshoffen. — Le Maître d'école. — La Nuit de Versailles. — Bistu! poème élégiaque. — La Guerre. — Les Deux Mères. — A Strasbourg</i> , 1 v. in-18.	3 »
---	-----

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [112]













